



tures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE

IDÉAL ET PRINCIPES	PAGE
Le sujet dans le roman	
Théophile Bertrand	193
ÉTUDES CRITIQUES	
Le réalisme de Balzac d'après le Père Goriot	Paul Sénécal, c.s.c. 199
Si le grain ne meurt, par André Gide Jean-Marie Gaboury, c.s.c.	206
Henry de Montherlant ou la purulence d'une intelligence très vive (fin)	Paul Gay, c.s.sp. 211
DOCUMENTS	
Revue féminines	« L'Union » 217
FAITS ET COMMENTAIRES	
Lectures à Radio-Collège	220
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Volumes (Voir liste p. 3 de la couverture)	222
Accusés de réception	246
Revue	247
BIBLIOTHECA	
L'Association canadienne des Bibliothèques catholiques. Esquisse historique (suite)	
Fernand Guilbault, c.s.v.	249
La bibliothèque de l'Université de Montréal	Raymond Tanghe 252
La bibliothèque à l'école, par L.-E. Toupin	F. G. 255

Tome III — n° 4
• DÉCEMBRE 1947
Montréal



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction: Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Théophile BERTRAND

Technique bibliographique: Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrines et Droit canonique
Valérien BELANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique
de l'Université Laval.

A. Perrier, ptre-curé, D.Ph. S. Th.D.,
professeur de Philosophie sociale à l'Uni-
versité de Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au Grand
Séminaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de
Saint-Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège
Saint-Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège
Jean-de-Brébeuf.

Technique bibliographique
Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de Classification systématique
à l'École de Bibliothécaires de l'Université
de Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de Bibliographie à l'École de
Bibliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de Catalographie à l'École de
Bibliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES:

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes: septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.

Les cotes morales en usage sont les suivantes:

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

CANADA:

le numéro \$0.25

abonnement annuel 2.50

ETRANGER:

abonnement annuel 3.00

FRANCE:

abonnement annuel 300 fr.

La procure générale du clergé,

5, rue de Mézières,

Paris (VI^e), FRANCE.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTRÉAL - 1 *PLateau 8335

Le sujet dans le roman

La question du *sujet* dans le roman en est une de grande importance et qui a suscité des réflexions souvent fort contestables. Je me rappelle en particulier ces paroles de Mauriac et de Gide, que je cite de mémoire, sans fidélité à la lettre sans doute : « Il importe d'abord de purifier la source » et « on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments ». Ces sentences ont besoin d'être interprétées convenablement pour qu'on puisse se faire une juste idée de cette question du *sujet* en littérature et, du coup, réfuter les commentaires faux ou outranciers dont elles furent l'occasion. Le problème est grave et seule sa solution correcte peut permettre de comprendre et d'accepter l'ostracisme à pratiquer vis-à-vis de romans de plus en plus nombreux.

Dans une page littéraire du *Devoir*, samedi le 25 octobre 1947, M. Jean-Pierre Houle, au cours d'un article intitulé *l'Aventure humaine* et qui porte sur l'œuvre d'André Malraux, écrivait avec raison : « L'on sait de reste que l'on peut faire de l'excellente littérature avec de bons sentiments ». C'est là la contradiction directe de l'assertion de Gide entendue en ce sens que seuls les mauvais sentiments peuvent être la matière d'une œuvre littéraire authentique. D'ailleurs, je ne prétends en aucune façon ici que Gide a voulu donner à ses paroles le sens excessif et péjoratif qu'on leur prête ordinairement et, en dehors de tout contexte, elles peuvent aussi bien et même plutôt signifier que « les bons sentiments » ne suffisent pas à faire de la bonne littérature. Qui ne l'admettrait ? On peut être honnête, digne, noble, et ne pas savoir écrire.

Quant à l'importance de « purifier d'abord la source », si M. Mauriac veut signifier par là que l'écrivain n'a jamais à se préoccuper du *sujet* comme tel, en présumant de sa propreté et de sa droiture morales pour le traiter sans danger, — se confiant même, en cas de doute sur la prudence de ses développements, dans la saine atmosphère des derniers chapitres, dans un filet de grâce tardive pour racheter des pages et des pages de flirt avec le péché, — je crois qu'il s'illusionne singulièrement et qu'on tient ainsi la raison théorique des dangers de la plupart de ses propres

romans. Et ce n'est pas là nier que son œuvre, qui est l'œuvre d'un catholique, n'ait pu faire aucun bien à un monde en proie à tous les démons du plaisir. Hélas, comme le rappelle le R. P. Jacques Tremblay, s.j., dans son magistral article *Mauriac romancier catholique* paru dans *Collège et Famille* de mars 1947, il est certainement plus juste de dire qu' « elle a travaillé davantage à rendre le péché vivant pour les chrétiens que le christianisme vivant pour les pécheurs ».

Je me rappelle encore, à ce propos, un entretien du même Mauriac avec Dominique Arban, entretien publié dans *Montréal-Matin* du 2 octobre 1947 et où l'auteur du *Fleuve de feu* répondait à une question sur « la situation prépondérante et quasi officielle faite au Mal dans nos lettres » :

Je crois que cette littérature désespérée — effet et non cause — est l'expression d'une génération qui a subi la plus effroyable épreuve. Je crois que la philosophie de Sartre est extraordinairement liée aux circonstances dont elle naît. Il est vraiment le philosophe de cette époque empoisonnée. Mais la jeunesse surmontera cette crise. [...]

Pour ma part, je crois que M. Mauriac parle d'or dans ce texte et qu'on doit même donner à la vérité qu'il énonce toute l'extension dont elle est susceptible : *toute littérature est l'expression d'une génération, d'une philosophie de la vie ; toute œuvre littéraire concrétise, sur le plan artistique, une manière d'être, une vie intérieure, une pensée avec laquelle le lecteur entre en contact pour son enrichissement ou son appauvrissement.*

* * *

Comme il s'agit de simples notes, posons aussitôt, le plus clairement possible, le problème en cause, problème dont nous tenterons d'esquisser les grandes lignes d'une solution intégrale.

Il s'agit du *sujet* dans le roman. On peut distinguer dans une œuvre romanesque le *sujet*, l'intrigue ou l'histoire, et la technique factive, le style, la *forme* artistique. Ces distinctions sont sans doute plus ou moins rigoureuses, on peut les contester en prétextant de l'unité foncière de l'œuvre ; mais elles sont après tout objectives, fidèles à rendre des aspects authentiques de la réalité. Ce ne sont pas de simples distinctions de raison. L'homme est un aussi, et il y a cependant distinction réelle entre plusieurs des entités qui le constituent à divers points de vue. Pour préciser davantage, tenons-nous-en à la distinction entre le *sujet* du roman et sa *forme* artistique.

Ma proposition est alors celle-ci : le *sujet* d'un roman peut influencer directement sur sa valeur morale et même esthétique. La justification d'une telle proposition aidera à mieux comprendre l'attitude de réserve de bien des gens vis-à-vis d'ouvrages litté-

raires irréprochables du côté de la *forme* (et le mot *forme*, dans ce texte, n'est pas exclusif de l'*esprit* dans lequel le *sujet* est traité) mais non pas du côté du *sujet*.

Le roman le mieux construit, le mieux écrit, sans soupçon de thèse, sans intention morale ou doctrinale, sans complaisance formelle de l'auteur envers les actions de ses personnages, peut être jugé sévèrement du point de vue moral, si l'histoire qu'il raconte est malpropre ou simplement risquée, si ses personnages sont immoraux ou amoraux, vicieux ou malhonnêtes, bref de mauvaise compagnie. Et la sévérité du jugement moral sera fonction du degré de pauvreté morale (le mot signifie ici « mœurs humaines ») de l'histoire, du degré de perversité des personnages, de la quantité du mal que l'ouvrage peut représenter. Toute l'histoire, en effet, peut être viciée, ou simplement quelques épisodes ; tous les personnages peuvent être mauvais, ou simplement quelques-uns.

Les raisons d'une telle position sont bien faciles à comprendre : on ne fréquente pas sans danger des personnes de conduite douteuse ou condamnable, on ne se distrait pas impunément à des récits quelconques. Tout ce qui tombe dans l'esprit, dans le subconscient, appelle tôt ou tard des réactions dont le jeu mystérieux et puissant dépendra en fin de compte de la maîtrise humaine de l'individu en cause ; et cette maîtrise est déjà en question dans le choix des livres qu'on lit, si bien que la plupart des lecteurs aux prétentions les plus libérales attestent par cela même leur plus grand besoin d'attention et de prudence dans l'organisation de leurs lectures.

Sans doute, les charmes du beau, la magie de la forme, l'élégance et la limpidité des idées sont en quelque sorte un écran lumineux qui peut voiler les laideurs d'une aventure, les déficiences d'une pensée, et même si bien répondre aux exigences esthétiques d'un lecteur que, sous l'effet de la grâce artistique, il accédera pour ainsi dire d'emblée au ciel des transcendants et sera du coup immunisé contre les laideurs du *sujet* réduit alors à jouer le rôle d'une occasion. Mais la moyenne des lecteurs sont loin de jouir d'un sens esthétique aussi fortement impressionnable, surtout aussi éthéré. C'est pourquoi je ne crois pas qu'on doive tenir Rimbaud, par exemple, pour un Père de l'Eglise du fait que ses *Illuminations* et sa *Saison en enfer* ont donné à Claudel « l'impression vivante et physique du surnaturel », et l'analyse du pourquoi de cette « impression vivante et physique » nous conduirait peut-être à des conclusions surprenantes ; d'autre part, je ne crois pas non plus, en m'en reportant aux principes analogues d'un autre registre de la vie de l'esprit, qu'on puisse blâmer Maritain de s'en être pris aux erreurs de Bergson, sous prétexte que le bergsonisme est à l'origine du renouveau spirituel de la philosophie en France et

même de sa propre délivrance à lui, Maritain, du « bague matérialiste » de l'enseignement officiel.

Ce n'est pas parce qu'une œuvre a produit ou peut produire tel effet, chez tel individu, dans telles circonstances données, qu'on doit se garder de la juger intégralement et aussi objectivement que possible par rapport à l'ensemble de l'univers intellectuel dont les beaux-arts sont parties, et aux besoins de la plupart des hommes. Ainsi, saint Augustin reçoit bien de Cicéron les premières bribes de la sagesse et il le reconnaît ; mais loin de réduire alors toute la littérature et la pensée à Cicéron, il sait garder le sens des perspectives, et il écrira dans ses *Confessions* :

Suivant le cours normal des études, j'en étais arrivé à un certain Cicéron, dont la plupart admirent plus *la langue que le cœur* (les italiques sont de moi).

On souhaiterait la même mesure aux admirateurs, aux débiteurs de certains des mages de la littérature contemporaine.

Et le même Augustin, un maître également dans les lettres profanes, sait, dans les *Confessions* encore, distinguer encore plus explicitement entre *fond* et *forme*, je dirai même entre *sujet* et *forme*, au risque de me faire accuser de confondre les lois des genres. Rappelant son éducation selon l'esprit et la lettre de la plus haute culture du siècle, il écrit :

Je n'accuse pas les mots, vases élus et précieux. *Vasa electa atque pretiosa*, mais ce qui nous y était présenté à boire par des docteurs ivres, et si nous ne buvions pas nous étions frappés sans recours possible à un juge sobre... Et cependant j'ai appris tout cela de bon cœur et je m'en délectais malheureux et c'est pourquoi on m'appelait un enfant de belle espérance !

Que de commentaires surgissent en marge d'un tel texte, qu'on peut d'ailleurs — la dialectique moderne est si subtile ! — invoquer contre mes « prétentions ».

Mais pourquoi insister ? Il peut aussi bien arriver et il arrive plus souvent que les qualités esthétiques d'une œuvre revêtent de plus grands attraits le mal lui-même, et deviennent l'excuse trop facile de ceux qui veulent le propager ou simplement s'y complaire.

De plus, n'est-il pas juste de soutenir qu'il est ordinairement plus facile de construire un édifice vraiment splendide et durable avec des matériaux de première main ? Je n'estime donc pas osé d'affirmer que celui qui a un sens esthétique cultivé simultanément au développement ordonné de toutes ses facultés, goûtera

d'instinct plus facilement une œuvre littéraire fidèle à toutes les exigences de l'harmonie humaine¹.

Toutes les erreurs sur une telle question, accessible au simple bon sens et qu'a compliquée à plaisir le byzantinisme d'une culture décadente, ne viennent-elles pas de ce qu'on tenterait de faire indûment du *beau* le bien lui-même, le bon absolu, en rejoignant alors les positions d'un Renan qui aurait voulu remplacer la morale par l'esthétique ?

Ces quelques considérations appellent des développements auxquels j'espère bien me donner un jour. Je me plais pourtant à souligner aussitôt que le sens commun des peuples comme des individus est fidèle à la défense de la vérité fondamentale que veulent mettre en lumière ces notes cursives : le *sujet* n'a pas qu'une importance secondaire dans une œuvre littéraire, dans une intrigue, dans une histoire. Ainsi la *National Broadcasting Company* des Etats-Unis a accepté, devant les requêtes d'une foule d'associations, d'émonder énergiquement ses programmes. Je cite ici un quotidien de Montréal dans une de ses *actualités* d'octobre dernier :

Elle entend bannir de ses ondes toute émission qui ne sera pas conforme aux conditions et restrictions suivantes: Aucun programme ne sera irradié qui glorifie ou justifie le crime, les criminels, ou des actes antisociaux; qui comporte une dramatisation trop réaliste des aspects morbides ou criminels d'un roman policier, le récit détaillé de meurtres, d'électrocutions, de tortures, de souffrances physiques; qui peut servir d'école du crime; qui porte sur l'enlèvement d'un enfant, l'adultère ou autres crimes sexuels: qui ridiculise la loi, la justice ou la police; enfin, il faudra que le crime soit puni, au moins implicitement. De plus, les nouvelles portant sur des crimes seront données sans trop de dépolement, et sans jaunisme.

Des requêtes de ce genre, qui sont loin d'être exceptionnelles de nos jours, sont la réaction spontanée d'organismes encore assez en santé pour se défendre contre les toxines qui les menacent. Il suffit de lire attentivement la citation qui précède pour constater la place qu'occupe le *sujet* dans une intrigue, dans une histoire.

Qu'est-ce qui assure d'ailleurs la pérennité des œuvres universelles, auxquelles toutes les générations sont demeurées fidèles, sinon la noblesse de leurs sentiments et de leurs idées, leur vérité humaine dans le sens *objectif* du mot ?

* * *

Après de telles réflexions, on ne s'étonnera pas de me voir relever, sous la plume de Louise Daudelin, ces lignes qui paraissaient dans *Notre Temps* du 18 octobre dernier :

¹ L'épithète « humain » signifie, partout dans mon texte, la hiérarchie nécessaire entre toutes les facultés et les puissances de l'homme, hiérarchie exigée par la nature même et la dignité de ces facultés et de ces puissances.

Devant un chef-d'œuvre (l'auteur de ces lignes parlait du *Diable au corps* de Radiguet, ouvrage récemment filmé) on a le devoir de juger à un point de vue strictement artistique.

Je vois là la manifestation d'un préjugé que partagent, de bonne foi, trop d'honnêtes gens, préjugé qu'il importe de démasquer et de combattre pour permettre à la littérature d'accomplir sa tâche incomparable d'humaniser les esprits et les cœurs. Ce n'est pas là vouloir la réduire au rôle de simple annexe de la philosophie et de la morale, mais bien comprendre la grandeur propre, la noblesse des *lettres*. Elles exigent de l'écrivain conscient de sa haute mission une ascèse telle qu'il puisse ouvrir bellement dans la fidélité même à l'idéal humain. Dans la mesure même où il veut se préoccuper uniquement du beau, le poursuivre dans sa pure ligne formelle, il doit s'exercer à mortifier ses appétits, à purifier son cœur, de sorte qu'il ait la simplicité de regard nécessaire à cette conquête. C'est là un idéal d'atteinte difficile, j'en conviens, et je comprends que, entraînés par la tendance au moindre effort, nombre d'écrivains préfèrent les formules à succès facile. Osons cependant souhaiter rencontrer de plus en plus d'ouvriers de la plume qui puissent dire comme Péguy :

Il leur faut le mal et le péché pour faire des œuvres intéressantes.
Moi, je ne travaille pas dans le péché.

Au sein d'une culture qui en est réduite à « vivre de ses propres déjections », alors que le psychisme de trop de littérateurs est habituellement polarisé par le péché, par le désordre esthétisé, il importe que romanciers et lecteurs se pénètrent d'une vérité aussi élémentaire que celle que rappelle ce texte de saint Paul :

Et que la paix de Dieu qui dépasse tout sentiment monte la garde de vos cœurs et de vos intelligences dans le Christ Jésus. Au reste, mes frères, tout ce qui est vrai, tout ce qui est pudique, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bon ton, enfin tout ce qui est vertueux et tout ce qui est selon l'ordre, voilà de quoi vous devez vous occuper l'esprit.

Non, quoi qu'on dise, le monde ne se limite pas au mal, et il faut vraiment tout ignorer de la vie de l'esprit, avoir bien peu d'imagination pour chercher surtout dans ses terres plates la source de son inspiration, les matériaux de son œuvre.

Théophile BERTRAND

Le jury du prix littéraire des « Neuf », composé de la Duchesse de la Rochefoucauld, de Mme Simone, des frères Tharaud, de Francis Carco, Maurice Bedel, Gérard Bauer, Jean Antoine et Pierre Benoit, a couronné le roman de Mme Henriette Faroux *l'Institution Gleameagle*.

M. Robida, depuis 12 ans reporter littéraire et chef du service des reportages à la Radiodiffusion française, remporte le prix Femina pour *le Temps de la longue patience*.

Le réalisme de Balzac d'après le Père Goriot¹

DANS une notice biographique qui accompagne une édition populaire du *père Goriot*, Henri Duvernois rapporte l'anecdote suivante : « Un jour que Balzac travaillait, débraillé à son ordinaire, un camarade entre dans son cabinet de travail et lui annonce Mme Marneffe, l'horrible et séduisante Mme Marneffe de la *Cousine Bette*. Balzac renoue fébrilement sa cravate, passe une main coquette dans ses cheveux épars et s'écrie : « Faites entrer ! » Il est significatif, au début d'une courte étude sur le réalisme de Balzac, de constater que l'auteur lui-même est dupe de son génie, de sa puissance à enfanter des personnages littéraires qui ne le cèdent en chair, en os et nerfs, à aucun homme de la rue.

Balzac, en écrivant que son drame « n'est ni une fiction ni un roman » n'entend pas donner à ses paroles le sens d'une précaution littéraire chère aux romanciers du temps. C'est avec la conviction la plus forte qu'il s'écrie aussi : « All is true ». Le réalisme chez Balzac ressortit à son don prodigieux d'observation. Il nous a fourni là-dessus, dans son conte philosophique *Facino Cane*, des renseignements précieux. Quand le temps était au beau, Balzac quittait sa mansarde de la rue de Lesdiguières et allait observer sur place « les mœurs des faubourgs, ses habitants et leurs caractères ».

En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés : leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme

¹ *Le Père Goriot* de Balzac est un ouvrage à l'Index. En raison de l'importance de l'œuvre du grand romancier dans la littérature française et même universelle, nous croyons convenable de publier ce travail solide sur le réalisme, sur la grandeur de Balzac. Ceux que leurs études obligent à une connaissance plus approfondie de l'auteur de la *Comédie humaine* y trouveront un vif intérêt : les autres, respectueux des lois de l'Église, qui ne peuvent donc pas tout lire Balzac, apprécieront l'avantage de le connaître mieux par une telle analyse. Il reste qu'on n'a ici qu'une étude au point de vue de la facture, au point de vue littéraire, étude à compléter, du point de vue moral, par d'autres du genre de celle déjà parue dans *Lectures* (sept. 1946, t. I, p. 30). N.D.L.R.

passait dans la leur. Je m'échauffais avec eux contre les chefs d'ateliers qui les tyrannisaient, ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer... Sachez seulement que dès ce temps, j'avais décomposé les éléments de cette masse hétérogène nommée le peuple, que je l'avais analysée de manière à pouvoir évaluer ses qualités bonnes ou mauvaises. Je savais déjà de quelle utilité pourrait être ce faubourg, ce séminaire de révolution qui renferme des héros, des inventeurs, des savants, des coquins, des scélérats, des vertus et des vices, tous comprimés par la misère... Vous ne sauriez imaginer combien d'aventures perdues, combien de drames oubliés dans cette ville de douleur! Combien d'horribles et belles choses! L'imagination n'atteindra jamais au vrai qui s'y cache et que personne ne peut aller découvrir.

N'était le besoin de faire court, nous aurions plaisir à poursuivre la citation tant elle jette de lumière sur le génie créateur de Balzac.

* * *

La puissance de Balzac à faire réaliste affecte l'action du roman, son cadre et ses personnages. Le roman du « Père Goriot » emprunte à la vie réelle sa complexité, ses grandeurs et ses ridicules, ses grands et ses petits personnages, la grisaille quotidienne des petits événements tout autant que l'éclat des grandes passions humaines. Dans la composition de chacun des éléments essentiels du roman, abonde une infinité de détails que la sévérité des écrivains avait cru bon d'écarter jusqu'alors, pour ne conserver que ce qui était essentiel à la trame, à la crise morale dont leurs œuvres étaient les récits dépouillés. Ainsi, dans *la Princesse de Clèves*, pas ou peu de personnages secondaires, pas ou peu de décors, de costumes, de meubles; chez les personnages principaux eux-mêmes, pas ou peu de ces « traits qui, comme le dit Brunetière, donnent à la physionomie des hommes et des choses cet accent de personnalité qu'on chercherait en vain dans les romans antérieurs à ceux de Balzac ». De l'opinion de tous les critiques, c'est par l'abondance, la précision, la minutie des détails que les romans de Balzac sont des romans réalistes.

Le cadre dans lequel Balzac situe son roman baigne dans la réalité. De la maison Vauquer, le lecteur connaîtra tout : son emplacement, ses lignes architecturales, son jardinet, ses appartements, ses meubles et jusqu'à son odeur et sa couleur. La description est riche de détails précis; nous savons par exemple « qu'à la nuit tombante, la porte à claire-voie qui ferme le jardinet est remplacée par une porte pleine », que la maison comprend trois étages, qu'elle est bâtie en moellons. « Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière. » Balzac a mesuré la largeur d'une cour derrière le bâtiment : elle compte environ vingt pieds. Il nous est même loisible de dresser l'inventaire de

chacune des pièces. Dans le salon, il y a « des fauteuils et des chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes », une « table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne », « deux vases pleins de fleurs artificielles, une pendule bleuâtre », etc... etc... Quant à la salle à manger, c'est un véritable capharnaüm; nous y trouvons « des buffets gluants sur lesquels sont des carafes échangées, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai », « une boîte à cases numérotées », « un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, » un « poêle vert, des quinquets d'Argand, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom, des chaises estropiées, de petits paillassons », etc. Art visuel auquel il convient d'ajouter quelques images thermiques et olfactives. Ainsi cette description de la pension de la pension qui porte sa marque authentique de fabrication réaliste: « Cette première pièce (le salon) exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a diné; elle pue le service, l'office, l'hospice. » Et même, *horresco referens*, Balzac pousse le souci de la notation réaliste jusqu'à déplorer l'absence d'une machine qui pourrait « évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux ». Réalisme qui frise le mauvais goût. La description de la pension Vauquer s'achève par le spectacle du « chat de Mme Vauquer qui précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son ronron matinal. » N'oublions pas que la pension doit être, dans la pensée de Balzac, le cadre approprié de la déchéance de la fin misérable du père Goriot. D'où le caractère sordide de la maison et d'où aussi la présence du chat, hôte habituel de ces sortes de refuge de la misère. Pour les mêmes soucis de réalisme, les peintres hollandais plaçaient le chien dans la composition de leurs tableaux d'intérieurs paysans et bourgeois. Il était donc bien permis à Balzac de ne pas oublier le chat dans sa mise en œuvre littéraire de la pension Vauquer.

Les êtres de Balzac ne sont pas façonnés autrement que les choses. C'est un truisme de répéter, après de nombreux critiques, que l'auteur du *Père Goriot* possédait à un degré extraordinaire la faculté de créer des personnages vivants. Ils nous sont présentés comme des parents, des camarades, des amis qui partagent notre vie. Leurs ridicules, et jusqu'à leurs tics nous sont connus. Il n'est rien dont l'auteur n'enrichisse l'exactitude de ses portraits. Ici encore, la description accumule les détails minutieux copiés sur la réalité, détails des costumes comme détails des tempéraments. Le jupon de la veuve Vauquer « dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes

de l'étoffe lézardée ». Vautrin annonce un sang-froid imperturbable « à la manière dont il lançait un jet de salive ». Le portrait du père Goriot, dont Balzac ne cesse jamais de nous fournir des détails tout le long du récit, est rigoureusement brossé d'après nature. « Le père Goriot, vieillard de soixante-neuf ans environ, s'était retiré chez Mme Vauquer, en 1813, après avoir quitté les affaires. Il y avait pris l'appartement occupé par Mme Couture, et donnait alors douze cents francs de pension, en homme pour qui cinq louis de plus ou de moins étaient une bagatelle... Quoique le larmier des yeux de Goriot fût retourné, gonflé, pendant, ce qui l'obligeait à les essuyer assez fréquemment, elle lui trouva l'air agréable et comme il faut. D'ailleurs, son mollet charnu, saillant, pronostiquait, autant que son long nez carré, des qualités morales auxquelles paraissait tenir la veuve, et que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du bonhomme. ... Quoique un peu rustaud, il était si bien tiré à quatre épingles, il prenait si richement son tabac, il le humait en homme si sûr de toujours avoir sa tabatière pleine de macouba que... » De détails en détails, la description des personnages va se développant. Leur langue même nous est familière. Madame Vauquer prononce le mot tilleul « tieuille »; le père Goriot dit « ormoire » pour armoire. Vautrin a toujours à la bouche son : « Ça me connaît ». Que dire encore de la plaisanterie de parler en « rama », de l'« allons-nous dinaire? » d'Horace Bianchon? Ces particularités de langage, Balzac aurait pu les biffer de son œuvre, n'eût été son souci constant de faire vrai. Ne font-elles pas réellement partie des mille riens de la vie de l'homme moyen?

À la rigueur aussi, plusieurs personnages du roman pourraient disparaître sans nuire à l'action dramatique, Poiret, par exemple. Poiret, cette « espèce de mécanique », ce vieillard ratatiné, « l'un des ânes du grand moulin social ». Il ne pourrait jouir, dans un roman de Scudéry ou de Mauriac, que d'un portrait à peine esquissé. Mais nous sommes sur le terrain réaliste et Poiret est tout aussi nécessaire dans le roman du *Père Goriot* que tel écolier gamin que nous rencontrons dans le tramway, tous les matins, à la même heure, que tel pauvre homme qui mendie au coin de telle rue. Ils nous sont des figures familières; ils entrent dans notre vie quotidienne; ils ne seraient pas présents à notre vue que nous nous surprendrions à dire: « Mais ils ne sont donc pas là, ce matin? Qu'est-ce qui leur arrive? » Et c'est ça le réalisme, et voilà pourquoi il se trouve, dans les romans de Balzac, quantité de ces acteurs secondaires dont Poiret n'est que la cause exemplaire et le prototype.

Le nombre des personnages dans le *Père Goriot* complique l'action principale de multiples épisodes. Le mouvement du roman n'est donc pas rectiligne comme celui d'une œuvre classique. Outre l'histoire du père Goriot, il y a celle de Rastignac, celle de Vautrin.

Il fallait à Balzac un talent de composition peu ordinaire pour ne pas s'égarer dans ses coupures, dans ses ébauches d'autres romans dont il parsème les pages de son *Père Goriot*. Ce procédé ressortit encore à la réalité, à la complexité de la vie qui est faite des drames conjugués des êtres que nous coudoyons tous les jours. Lorsque le père Goriot disparaît de la scène du monde, Rastignac continue de vivre son aventure terrestre.

* * *

Les quelques observations qui précèdent sur les éléments essentiels du roman suffisent à nous convaincre de la nature réaliste du *Père Goriot*. Il ne s'ensuit pas pour autant que le réalisme de Balzac soit d'une perfection entière. C'est à Flaubert que revient l'honneur d'avoir créé avec *Madame Bovary* le modèle du genre réaliste. Jamais, par exemple, Flaubert ne s'interpose comme le fait Balzac entre le lecteur et son œuvre. Balzac fatigue l'intérêt de son lecteur en ralentissant et en arrêtant même par des digressions d'ordre philosophique et moral, l'allure de son récit. Ainsi l'amour à Paris fait l'objet d'une véritable dissertation :

L'amour à Paris ne ressemble en rien aux autres amours. Ni les hommes ni les femmes n'y sont dupes des montres pavoisées de lieux communs que chacun étale par décence sur ses affections soi-disant désintéressées. En ce pays, une femme ne doit pas satisfaire seulement le cœur et les sens, elle sait parfaitement qu'elle a de plus grandes obligations à remplir envers les milles vanités dont se compose la vie. Là surtout l'amour est essentiellement vantard, effronté, gaspilleur, charlatan et fastueux. Si toutes les femmes de la cour de Louis XIV ont envié à M^{lle} de la Vallière l'entraînement de la passion qui fit oublier à ce grand prince que ses manchettes coûtaient chacune mille écus quand il les déchira pour faciliter au duc Vermandois son entrée sur la scène du monde, que peut-on demander au reste de l'humanité? Soyez jeunes, riches et titrés, soyez mieux encore, si vous pouvez; plus vous apporterez de grains si toutefois vous avez une idole. L'amour est une religion...

Le lecteur impatienté de tant de verbiage risque de faire faire le pied de grue à ce Balzac raisonneur, comme il le faisait faire enfant, autrefois, à Jules Verne physicien. Nous sommes surpris aussi de rencontrer de longs monologues, sinon des discours, dans le *Père Goriot*. Vautrin, par exemple, lors d'une rencontre avec Rastignac, y va d'une longue tirade sur l'ambition et sur les moyens infailibles de « parvenir ». Le discours de l'ex-forçat s'insère mal dans l'allure réaliste d'un récit. Ce procédé nous semble relever plutôt du théâtre que du roman. Il paraît aussi difficile d'interpréter dans un sens réaliste la longue divagation du père Goriot mourant. Nous croyons que la déclamation est le fruit naturel d'une sensibilité encore surexcitée par le romantisme.

De nombreux critiques — et nous souscrivons à leur jugement — ont aussi qualifié d'excessifs certains personnages de *la*

Comédie humaine, dont le père Goriot. Le père Goriot tourne au type par l'effet d'une simplification qui est le propre d'une œuvre idéaliste. Balzac ne le hausse-t-il pas jusqu'au niveau surhumain d'un Christ de la paternité. L'amour du pauvre homme pour ses filles est quelque chose de monstrueux. Il semble impossible de rencontrer ailleurs que dans le monde des maniaques pareille hypertrophie du sentiment paternel. Avec le cas Goriot, nous entrons dans le champ de la pathologie et nous délaissions celui de la psychologie. Goriot sort des rangs de l'humanité moyenne; il ne peut vraisemblablement appartenir qu'au monde suprahumain; il ne peut être que la synthèse de multiples aberrations de l'amour paternel chez plusieurs individus. Il cesse par là d'être un individu possible; Madame Bovary, au contraire, ne cesse jamais d'être la sœur possible de quantité d'épouses malheureuses. Il y a telle chose que le bovarysme dans le quotidien de la vie, il ne saurait y exister de «goriotisme». Tout en demeurant d'un relief saisissant, le père Goriot nous semble la production artificielle d'un art proprement idéaliste qui vise à identifier l'homme à une passion unique.

* * *

C'est donc le grossissement des personnages qui, avec le goût de la prédication morale et les effets de déclamation, nous semble limiter ou contrarier le plus le réalisme de Balzac. Cependant ce réalisme qui sourd de toute l'œuvre du *Père Goriot* produit dans l'esprit du lecteur une impression étonnante de vie. Devant la puissance de la transcription littéraire, nous oublions volontiers les incohérences de la composition, la lenteur de certaines descriptions, le ralentissement des digressions, les faiblesses du style. Ce serait vétilleux, par exemple, que de s'arrêter à gloser méchamment sur cette proposition prudhommesque du début du *Père Goriot*: «Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraye sa roue, l'a prise bientôt et continue sa marche glorieuse.» La marche glorieuse, c'est bien plutôt la description de la maison Vauquer et de ses pensionnaires. N'est-ce pas l'effet d'ensemble qui compte après tout?

Balzac se place en dehors et au-dessus des écoles. Ses œuvres n'obéissent qu'à un canon de beauté balzacienne. Et encore, Balzac, s'asseyant à sa table de travail serait fort en peine d'en établir le module. Ne l'affirme-t-il pas lui-même en quelque sorte dans son conte *Facino Cane*: «Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales, et jouer ce jeu à volonté; telle était ma distraction. A qui dois-je ce don? Est-ce une seconde vue? Est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance; je la possède et m'en sers, voilà tout.» Dante et Shakespeare, ces

autres génies, ne tiendraient pas un autre langage. Ils auront été, tous trois, eux-mêmes, c'est-à-dire des créateurs. Que des disciples aient ensuite assoupli les formes données, les aient débarrassées de leurs imperfections natives, peu nous en chaut. A la rose stylisée il manque toujours la vigueur de formes de la rose naturelle.

Flaubert, malgré ses prodiges de style et de composition, n'est jamais parvenu à égaler la vie merveilleuse des œuvres de Balzac. L'art de Balzac, ainsi que le note très judicieusement Brunetière, aura été « de choisir sans passion, sans autre goût que celui du vrai, parmi les mille détails de la réalité les plus significatifs et de les coordonner de manière à produire sur nous l'impression que produit le réel lui-même, mais plus forte. » Nous aimons Balzac pour cette raison, celle qui se suffit à elle-même. Libre à nous, ensuite, d'admirer le caractère de nécessité et l'équilibre parfait d'une œuvre classique comme de goûter, chacune dans son mode particulier, les œuvres modernes.

* * *

Que dire au terme de cette étude par trop informe sinon que le génial auteur de *la Comédie humaine* reste, dans le monde des écrivains, le plus fécond et le plus puissant des romanciers. Tous ceux qui sont venus après lui ont puisé, sans l'avouer toujours, dans le fonds très riche de son immense magasin de documents humains. Le roman moderne ne se conçoit pas sans l'apport des richesses balzaciennes.

Après avoir achevé le *Père Goriot*, le 26 janvier 1835, au château de Saché, Balzac écrivait à Mme Hanska: « Aujourd'hui, a été fini le *Père Goriot*. Il est vrai que cela est grandiose. » La critique aura confirmé ce jugement. L'usure du temps n'aura rien ôté à la vigueur de cette œuvre. Et de Balzac, il restera en définitive cette impression finale que nous suggère Albert Thibaudet: « Il s'avance dans un piétinement de chevaux et d'hommes en marche, puissant et non musical. Et l'oreille elle-même finit par reconnaître que c'est la Grande Armée qui passe. »

Paul SÉNÉCAL, c.s.c.

Le prix des « Deux Magots » présidé par Marcel Sauvage a été décerné à Mme Paule Malardot pour son roman *l'Amour aux deux visages*.

Jean-Jacques Gautier a remporté le prix Goncourt (1946) pour *Histoire d'un fait divers*.

Le prix Théophraste Renaudot (1946) a été attribué à Jules Roy pour *la Vallée heureuse*.

Si le grain ne meurt¹

Effectuons dans le temps un recul de plus d'un quart de siècle. En 1920, André Gide fait publier un livre. Il n'y a là rien d'extraordinaire: à cette date, l'écrivain a déjà lancé dans le monde des lecteurs plus d'une vingtaine d'œuvres. Le surprenant réside dans les circonstances qui entourent la publication. Le mystérieux livre est tiré à douze exemplaires, sans nom d'éditeur. En 1921, nouveau tirage, toujours sans nom d'éditeur, à treize exemplaires. Dans les milieux relativement restreints où sont connues les actions passées et les convictions présentes de Gide, l'inquiétude a commencé de sourdre et va toujours croissant. Nombre de ses amis lui répètent que ce livre est de nature à lui causer le plus grand tort. D'autres en déclarent la publication inopportune, trop hâtive: il conviendrait de renvoyer après la mort de l'auteur la communication d'une œuvre de caractère si intime. Gide, visiblement, a beaucoup hésité, il hésite encore, mais les esprits clairvoyants distinguent sans peine de quel côté l'arbre penche. Des influences extérieures cherchent à peser sur la décision finale. à la date du 14 décembre de 1923, le *Journal* de Gide raconte l'audacieuse démarche de Jacques Maritain désireux d'arrêter la publication imminente du livre trop révélateur. Le philosophe catholique pousse le plaidoyer à sa limite, implore Gide de se mettre en prière et de demander au Christ de lui faire connaître, directement, s'il a tort ou raison de publier ce livre. Gide formule sa réponse en termes délicats, respectueux, empreints même d'une certaine noblesse: la réponse n'en est pas moins un refus. Deux nouvelles éditions fragmentaires, paraissent bientôt: l'une, à cent-trente exemplaires, chez Champion, en 1924; l'autre à Oxford, en 1925. La première édition intégrale mise dans le commerce de *Si le grain ne meurt* paraît enfin en octobre 1926, à la Nouvelle Revue Française.

Pourquoi ces précautions, ce minutieux dosage des préparatifs, ces hésitations?

Les hésitations s'expliquent. Gide semble bien s'être attendu à de vives réactions de la conscience française. Quand on s'est

¹ Gide (André): *Si le grain ne meurt*. Paris, Gallimard, 1928. (Réimpr. par Simpson et Feuche, 1946). 372p. 19cm.

Cette étude critique est une adaptation de la causerie donnée à Radio-College le 17 octobre dernier, de 5 heures à 5h.15 p.m. Cette causerie inaugurerait « la revue des lectures », programme confié à *Lectures* et dont l'émission a lieu tous les vendredis à la même heure.

avancé sur les sentiers foulés par un Oscar Wilde et qu'on s'apprête à en faire une confession publique, on ne peut s'empêcher de méditer sur le tragique des dernières années de l'écrivain irlandais. A certains désagréments « on ne s'expose pas d'un cœur léger. Mais », continue Paul Archambault dans *Humanité d'André Gide*, « les hésitations de Gide ont eu une autre cause — et infiniment plus noble. C'est son propre foyer qu'il s'agissait de découvrir. C'est sa propre femme qui allait se trouver mise en cause. C'est le statut, si l'on peut dire, de sa vie familiale, de sa vie conjugale, que le public allait avoir à connaître. Nous n'avons aucun droit de penser que Gide ait jamais pu y être indifférent. » Nous en avons d'ailleurs l'aveu formel de l'écrivain à propos d'un autre de ses livres qui traite expressément du même sujet délicat :

Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée, n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes : de contrister une âme en particulier qui de tout temps me fut chère entre toutes. Qui dira de combien d'arrêts, de réticences et de détours est responsable la sympathie, la tendresse ?

Quel est enfin le sujet de *Si le grain ne meurt*, quelle est la nature de cette révélation si longtemps différée ?

Le livre est tout simplement une autobiographie, couvrant les années de l'enfance et de l'adolescence jusqu'à l'époque des fiançailles de Gide avec Emmanuèle Rondeaux, sa cousine. Le récit se divise en deux parties très différentes de longueur, de facture, de tempo et de moralité. La deuxième partie ne comprend en quantité, que le cinquième de l'œuvre, mais elle est de toute évidence l'objectif principal de Gide, objectif dont il semble retarder l'abord, objectif pour lequel il semble préparer son lecteur, de sorte que la composition du livre, à sa façon, reproduit cette « accessio quodammodo fugitiva » dont parle quelque part M. Tronson, cette espèce d'avance à reculons qui avait marqué les différentes étapes de la publication. Gide a des aveux à faire, mais il prend bien son temps ; il musarde, il sautille d'un souvenir à l'autre, s'arrête avec complaisance sur ses amours, ses amitiés, ses enthousiasmes d'enfant ; il nous raconte ses déconvenues à l'école ou dans les maisons d'enseignement privé, décrit les lieux qu'il a habités, les jardins et les bois si favorables aux rêves merveilleux du jeune âge, détaille ses maladies, ses ruses avec les médecins, couvre enfin page après page de ces innombrables menus faits dont le faisceau parfois pèse si lourdement sur une destinée humaine. Ce récit, Gide le mène avec une fraîcheur, une élégance, un humour des plus attachants ; charmés, nous écoutons parler un prince des lettres françaises, un grand seigneur du verbe qui transfigure tout objet grâce aux richesses de son lyrisme poétique. Qu'on en juge à la lumière de ce passage souvent cité :

La vie ne m'était plus de rien sans elle (Emmanuèle) et je la rêvais partout m'accompagnant comme à La Roque, l'été dans ces promenades matinales où je l'entraînais à travers bois. Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée; la rose de l'aurore avait fané depuis longtemps, mais l'oblique rayon nous riait avec une nouveleté ravissante. Nous avançons la main dans la main, ou moi la devançant de quelques pas, si la sente était trop étroite. Nous marchions à pas légers, muets pour n'effaroucher aucun dieu, ni le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un Eden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour. Eblouissement pur, puisse ton souvenir, à l'heure de la mort, vaincre l'ombre! Mon âme, que de fois par l'ardeur du milieu du jour, s'est rafraîchie dans ta rosée.

De telles confidences, amplifiées et contrôlées par une multitude d'autres, dessinent graduellement dans l'esprit du lecteur une image assez nette du personnage psychologique et moral. Gide se garde bien de taire ses faiblesses. La première page déjà nous le montre, en compagnie d'un bambin de son âge, glissé sous une grande table, recouverte d'un tapis bas-tombant :

Nous avons ce que j'ai su plus tard qu'on appelait de mauvaises habitudes.

Lors de sa première année à l'École Alsacienne, il est renvoyé de l'institution, ayant été surpris pendant un cours à faire alterner le plaisir avec des pralines. Plus tard, à l'époque de la composition de son premier livre, il annonce la réapparition des « humiliantes habitudes et l'aiguë crise morale qui s'ensuit ». Mais ces fautes, il les effleure à peine, il les signale d'une plume presque distraite, avec une réserve plutôt digne d'éloges.

Jusqu'ici, n'est-ce pas? on n'a pas trop rencontré matière contre quoi se gendarmer, comme disait Molière. Mais il y a la deuxième partie. Nous y entendons un véritable finale de symphonie, d'allure cursive; la phrase secoue les grâces du vagabondage lyrique et se bande d'une vigueur menaçante; explosive comme une brusque et puissante sonnerie de fanfare, la pensée attaque avec violence.

Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature? Et cette nature, où m'entraînerait-elle, si simplement je la suivais? — Jusqu'à présent, j'avais accepté la morale du Christ, ou du moins certain puritanisme que l'on m'avait enseigné comme étant la morale du Christ. Pour m'efforcer de m'y soumettre, je n'avais obtenu qu'un profond désarroi de tout mon être. Je n'acceptais point de vivre sans règles, et les revendications de ma chair ne savaient se passer de l'assentiment de mon esprit. Ces revendications, si elles eussent été plus banales, je doute si mon trouble en eût été moins grand. Car il ne s'agissait point de ce que réclamait mon désir, aussi longtemps que je croyais devoir

tout lui refuser. Mais j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui; si, dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre.

Sur les revendications précises de la chair d'André Gide, nous serons vite fixés. Ayant pris son parti de dissocier de l'amour le plaisir, le jeune homme obéit bientôt à l'appel des sens et goûte au poison de l'homosexualité ou, plus spécifiquement, de la pédérastie, qu'il définissait lui-même un jour, afin d'écartier toute équivoque: « J'appelle pédéraste celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. » Et n'allons pas croire à une passade de jeunesse, suivie de honte et de remords: Gide ne parle que joie, bien-être, détente, normalisation; la toison d'or vers laquelle le précipitait son élan, l'idéal si ardemment désiré d'équilibre, de plénitude, de santé, la résolution harmonieuse de son discordant dualisme, c'est dans la pratique du vice qu'il en déclare trouver le chemin. En plus d'attirer l'attention sur d'autres aventures du même ordre, datant de la même époque, Gide, qui, lors de la rédaction de ces pages, avait atteint la cinquantaine, confesse sans ambages que la pédérastie resta toujours pour lui la pente descendue avec le plus de facilité, voire d'allégresse.

Aucun mystère ne couvre maintenant le luxe de précautions déjà mentionné. Que la publication du livre ait effarouché, découragé même, tant d'amitiés offertes, on le comprend sans peine. Pourquoi Gide a-t-il risqué une si rude épreuve? Il savait le tort que lui causerait une telle confession, le parti qu'on ne manquerait pas d'en tirer contre lui. Il serait profondément injuste de rejeter comme motif un pressant besoin de sincérité, un invincible dégoût du mensonge. André Gide a estimé qu'il valait mieux encore « être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas ». Cette haine dont il a prévu l'accablant fardeau, nous avons le strict devoir de la bannir de notre cœur. Nous réprouvons le vice, où qu'il soit. Nous réprouvons également une sincérité susceptible, en pratique, d'apporter plus de mal que de bien. Mais il ne nous appartient pas de déterminer le degré de culpabilité d'une personne. Les actions d'un homme se situent moralement à la hauteur de ses intentions, en pleine dépendance d'ailleurs de la part réelle de liberté comprise dans leur cause efficiente. Laissons à Dieu ses secrets.

Quant au livre, il me paraît du meilleur style gidien. Il constitue en plus un document psychologique et historique indispensable aux théologiens, philosophes, historiens et hommes de lettres qui devront s'intéresser à la personnalité d'André Gide, si riche malgré tout de qualités humaines. Ajoutons aussi que le récit ne vire jamais au pornographique, pas même à l'apologie. Les gens mal intentionnés, en quête de sensations morbides, n'y trouveront

point leur compte. Ce n'est pas, dans *Si le grain ne meurt*, le réalisme de la description que craint le moraliste, mais les déviations de la dialectique ; pas l'image suggérée — éphémère — mais le dialogue qui continue. Ce que condamne avant tout la conscience vraie, ce qui range le livre parmi les œuvres à proscrire, c'est l'opposition d'une éthique particulière à l'éthique universelle, le déni de soumission à une règle commune de l'humanité, la considération de cette obéissance comme une trahison, l'exposé d'une situation fautive que contresigne — et autorise, en somme — un individu. Gide réalise ainsi, écrivait son ami Charles du Bos, « un déplacement en vertu duquel non seulement le mal devient le bien mais, beaucoup plus périlleusement encore, le bien devient le mal, — le bien figurant alors le péché suprême auquel il importe de ne pas céder. D'avoir su transformer le bien en mal, en tentation, en péché, là est le trait de génie — si merveilleusement ajusté, de l'intervention démoniaque dans notre temps ».

J.-M. GABOURY, c.s.c.

Qu'est-ce donc que Miller veut détruire? Il déteste le passé visiblement en bloc, soit ces vingt siècles de christianisme ou tous ces livres qui furent écrits en vain; il les hait en tant que passé, poids mort.

Mme Claude-Edmonde MAGNY

Ainsi le cas de nos obscénicoles illustre-t-il, en son fond, le drame d'une société qui a rompu ses amarres et cherche sa voie sans boussole. Ce qui la caractérise, elle et tant de ses écrivains, depuis les sombres années de l'occupation où la pensée française fut mise en sommeil, c'est la rupture brutale, totale avec le passé — notamment avec nos grandes œuvres — et la baisse verticale de la culture, ceci d'ailleurs expliquant pour une bonne part cela. Il existe encore des gens cultivés. Il n'y a plus, du point de vue de la culture générale, de société cultivée.

Gaëtan BERNOVILLE

Henry de Montherlant
ou
la purulence d'une intelligence
très vive

Chapitre IV

*Les Lépreuses*¹

Je voyais en vous une belle brute
intelligente (p.87).

L'impureté fausse toujours le regard. On ne comprend bien le monde, et la vie, et l'amour, et la souffrance qu'avec des yeux d'enfant.

Costals a définitivement perdu la limpidité de son intelligence ; il s'est embourbé pour toujours dans « la corruption de la concupiscence », (II Pierre, I, 4), et ses actions et ses pensées en sont toutes salies et toutes imprégnées. Certes, il brille encore par une intelligence exubérante, mais, comme le lui dit Andrée Hacquebaut, la femme dédaignée, c'est « une lucidité qui ne cherche jamais qu'à outrager ce que quelqu'un d'honnête doit tenir pour saint » (p.124).

Résumé du roman

Costals se mariera-t-il ? Telle était l'intrigue des deux derniers romans. *Les lépreuses* nous le montre fiancé, puis rompant subitement toute relation avec Solange Dandillot et partant pour Casablanca. (Depuis que Gide a « découvert » l'Afrique du Nord, il faut que Costals y aille, lui aussi, faire son petit tour !) Au Maroc, Costals fréquente assidûment une femme d'une beauté extrême, Rhadidja. Ce qu'il aime le mieux en elle, c'est sa simplicité : « Ni pose, ni colle de pâte, ni christianisme (!), ni cupidité » (p.97). Il s'aperçoit soudain que cette femme porte des taches de lèpre et que lui-même risque de devenir ladre. Alors, il la quitte pour se faire examiner à Paris. Heureusement, il n'a rien : il l'a échappé belle !

Pendant le voyage au Maroc, Solange a épousé un nommé Pérogier. Déjà fatiguée de son mari, Madame Pérogier cherche à

¹ Montherlant (Henry de) : *Les Lépreuses*. Paris, Grasset, 1939. (Réimpr. par Variétés.) 332p. 19cm.

renouer ses relations avec Costals. Mais « le torrent de l'oubli avait commencé de couler en lui. Il était au bout de cette femme comme on est au bout d'une cigarette: elle avait fait son temps » (112). Après s'être revus, Costals et Solange se séparent définitivement sur un malentendu. Et Costals résume ainsi son roman:

« J'ai eu jadis un mouvement pour vous (écrit-il à Solange); je vous ai prise. Ensuite j'ai eu de la tendresse pour vous, j'ai eu à cœur de vous aimer beaucoup. Puis vous avez voulu transformer ce mouvement, qui était naturel, en un devoir, c'est-à-dire en quelque chose de non naturel et de mortel; vous avez cherché à m'attirer — moi, un irrégulier, — sur un terrain qui n'était pas le mien; vous avez voulu « régulariser ».

Et de ce jour-là j'ai eu pour vous, aussi, de la haine: je dis aussi, parce que ma tendresse subsistait. Jusqu'au jour où je vous ai dit: « Jamais! »... Jusqu'au jour où je me suis tiré par la peau du cou au moment où je commençais de me noyer dans un altruisme sans issue (p.234-235).

Costals peut alors s'écrier d'une façon triomphante: « Tout est bien qui finit bien » (238). Car, « ce n'était pas M^{lle} Dandillot qu'il aimait: c'était un moment de M^{lle} Dandillot qu'il avait aimé » (48).

Scatologie

Le besoin de tout étreindre, de tout amoindrir, de tout écla-bousser caractérise les *Lépreuses*. Les pages scatologiques abondent. Costals s'étonne qu'on puisse taire certains détails de la vie; il se moque de tout ce qui est propre, de tout ce qui est élevé; il ne peut concevoir l'idée de sublime quel qu'il soit. Comme les habitants d'une porcherie sont incapables de supposer l'existence des anges. Son obscénité se pare d'esprit, parfois fort suspect. Me permettra-t-on de citer un passage, si osé qu'il en est presque inconcevable?

Pourquoi n'y aurait-il pas des femmes qui choisiraient pour devoir cet office-là (on comprend lequel...) auprès des condamnés à mort? Une œuvre ne pourrait-elle être créée en ce sens? Mais pourquoi ne serait-ce pas un ordre de religieuses qui se spécialiseraient dans cette forme sublime de charité? (164).

Encore « le démon du bien »

Par où Costals veut absolument se distinguer, c'est dans ses efforts pour supprimer en lui toute charité qui ne tournerait pas à son profit. La charité authentique, c'est son « démon du bien », sa bête noire. Il en devient même ridicule à force d'insistance. « Je ne vis pas pour les autres. Si j'osais, je dirais que je suis parfaitement naturel. Et la nature ne commande pas de se dévouer. Elle ne commande que de vivre » (24).

La lutte de son intelligence avec son cœur était constante. Chaque fois (ou presque) qu'il était généreux, il était triste, ensuite de l'avoir

été. La conscience du devoir accompli lui avait gâché bien des joies. Il avait fait telle chose chic il y a sept ans, et depuis sept ans il se le reprochait... Il lui était arrivé, une nuit, de rêver qu'il y avait la guerre, qu'on demandait des volontaires, et qu'il se proposait; et, tandis qu'il défilait avec les partants, des larmes coulaient sur ses joues. Mais ces larmes ne venaient pas de l'horreur de « partir »; elles venaient de l'horreur d'avoir choisi de partir, quand il pouvait rester peinarde: c'était vraiment le bien dont il souffrait (p.39).

Le mal est en moi — cette charité, — et c'est ce qui m'accable (67).

Il ne peut y avoir de sagesse philosophique chez celui qui aime: il ne peut y avoir d'être de sagesse sans égoïsme. « Dieu est tout amour », disent les chrétiens. L'incroyant répond ceci et cela, mais il pourrait aussi répondre que, si Dieu aime, Dieu est faible. Dieu dépend de la créature et alors il n'est plus Dieu. Un Dieu qui aimerait serait un Dieu esclave, et un Dieu esclave n'est pas concevable. Regardez le sourire du Bouddha et ne nous parlez plus de son amour pour les hommes: on ne sourit ainsi que lorsqu'on n'aime pas (123).

Ce raisonnement paraît si profond que Costals se contredit² aussitôt:

Et cependant, si le non-amour est la liberté de l'âme et de l'esprit, cette inquiétude quand on aime peut être quelquefois un des soutiens de l'âme et de l'esprit. L'attention à la santé, au bonheur et à la valeur d'un être... cette attention est une sorte de ciment qui se glisse dans tous les interstices d'une vie, en lie les éléments plus ou moins disparates, lui donne la cohésion et par suite la solidité. Elle fait l'unité de tant de vies dispersées, comme elle en fait la plénitude.

La plénitude! Comme on est occupé par quelqu'un qu'on aime! Cela pourrait suffire à vous occuper uniquement (ibid).

Il est fort regrettable que Costals ne parle pas toujours ainsi.

Jésus-Christ et les prêtres

Comme le Divin Maître est, pour les chrétiens, le modèle de la charité parfaite, c'est à l'Eglise et au Christ que s'en prend la philosophie de Costals. Il est vraiment curieux de voir ses attaques contre le Christ: on constate qu'il demeure « revêtu », contre son gré, de Jésus-Christ, et il ne peut s'en débarrasser: c'est une vraie tunique de Nessus.

Jésus-Christ, sa vie, toutes les choses saintes sont pour lui l'occasion de comparaisons, d'allusions encore plus ridicules que blasphématoires.

J'ai trente-quatre ans (l'âge où meurt Jésus-Christ: la tradition dit trente-trois, mais je suppose que, suivant l'usage général, Jésus se rajeunissait d'un an. (40).

Costals tirait parmi les Français. Civil, il les avait suivis en première ligne comme Pierre, aux Oliviers, avait suivi les soldats qui emmenaient Jésus, « pour voir quelle serait la fin de tout cela » (94).

² On remarquera la contradiction chez plusieurs auteurs contemporains, auxquels il a manqué au moins un bon cours de philosophie.

Autre image inattendue:

Quand Solange parut dans l'appartement de Costals, il tressaillit... C'était la première fois qu'il la voyait fardée... Son front était partie jaune, partie blanc: un front aux couleurs du pape (42)!!!

Mais voici plus méchant:

Eternel instinct des obscurs, de croire de préférence celui qui ment. Entre l'Institut Pasteur et le rebouteux, on va au rebouteux; encore heureux si on ne va pas au prêtre (101).

Le prêtre est un charlatan, tandis que le médecin sait véritablement.

Vraiment, depuis Voltaire, on ne s'est pas renouvelé!!! L'auteur peut bien écrire:

Quiconque a passé son enfance chez les chrétiens, plus tard, chaque fois qu'il sera lâche, il y a de grandes chances pour que ce christianisme remonte en lui; jusqu'au jour où, de toute la puissance de son âge mûr, il aura éliminé définitivement le poison. Costals ne hait pas le christianisme. Pour qu'il hâisse le christianisme, il faudrait qu'il eût contaminé un être qu'il aime... Le christianisme, il le méprise, sans plus. Mais, élevé là-dedans, ses souvenirs lui permettent de l'imaginer aisément. Ce romancier a peu d'effort à faire pour se mettre dans la peau d'un chrétien (162).

il appert que les efforts du triste Costals ne sont qu'une stupide parodie.

N'est-il pas tout à fait ridicule de commencer solennellement un roman par cette phrase:

Si les morts dans l'au-delà, n'étaient pas captivés entièrement par des intrigues de préséance (idem des Esprits célestes: les Trônes qui se poussent pour devenir des Dominations, etc...) (9).

De même:

C'est le divorce qui est l'acte capital du mariage, c'est sur lui qu'on devrait mettre l'accent, et je souhaiterais même que l'Eglise en fit un sacrement... (78-79).

Enfin, cette révélation sublime:

C'est parce qu'il était malheureux que Dieu a créé le monde (109).

On reconnaît ici le profond psychologue!!!

Contre l'amour courtois

Puisque l'Eglise a réhabilité la femme, le devoir de Costals est de prendre hardiment le contre-pied d'une telle attitude. Nouveau Julien Sorel qui pousse jusqu'au bout sa théorie de la suprématie de la force, jusque dans le mariage et l'amour, Costals soutient qu'il faut faire descendre la femme du piédestal où les siècles chrétiens l'ont placée. Les dernières pages sont un long cri de guerre contre ce qu'il appelle « la suprématie de la femme ». Que

la femme redevienne esclave! Costals emboîte le pas derrière Nietzsche qu'il cite:

L'homme devra se fonder sur la prodigieuse raison de l'Asie, sur la supériorité de l'instinct de l'Asie, comme ont fait jadis les Grecs, ces meilleurs héritiers, ces élèves de l'Asie. — ces Grecs qui... depuis Homère jusqu'à l'époque de Périclès, ont fait marcher de pair avec le progrès de la culture et l'accroissement de la force physique, la rigueur³ envers la femme, une rigueur toujours plus orientale (253).

Si la femme « règne » chez les peuples d'Occident c'est la faute de la bêtise de l'homme.

Cette bêtise vient surtout des séquelles de l'idéologie appliquée jadis à la femme: amour chrétien (le fanatisme du mariage), amour courtois, amour romantique, etc... (250).

Plus de « littérature gynolâtre ».

C'est un des devoirs de l'Européen moderne, qui veut vivre raisonnablement, que le devoir de grossièreté⁴ dans l'amour (ibid.).

Peut-être à une race future l'époque du règne de la femme semblera-t-elle aussi dépassée que le semble aux hommes d'aujourd'hui l'époque où régnait le prêtre. L'Hamour⁵ aura disparu comme les grands sauriens du secondaire. La conception moderne du couple (sublimation, casse-tête et frénésie) causera le même ébahissement horrifié que nous cause le mariage entre frère et sœur... Il est possible que cette période de santé ne dure qu'un temps: les civilisations sont éphémères, comme les régimes politiques. La quantité de bêtise humaine reste vraisemblablement toujours la même; quand on l'a fait disparaître ici, elle renaît là, à la manière des furoncles, mais il arrive qu'entre deux furoncles, il y ait un moment de répit. Si une civilisation où la femme ne régnera plus n'est qu'un répit dans la furunculose de notre planète, il est malgré tout honorable d'avoir été de ceux qui l'ont appelée (254).

Que les tentatives faites en U.R.S.S. pour mettre un peu de bon sens dans le couple semblent échouer, cela ne vient pas de ce qu'elles sont « contre-nature », comme le disent nos bien-pensants. Car, si le christianisme a réussi, toute contre-nature peut réussir (ibid.).

Or, après ces grands coups de trompette, voici, non pas beaucoup plus loin, mais à la page suivante, une violente volte-face qui détruit tout:

Parfois il me semble que je pourrais soutenir avec autant de sincérité, c'est-à-dire avec une sincérité entière, une vue tout opposée de la question: celle qui montre la grandeur de la femme (p.255).

Alors quoi? Où veut-on en venir?... Mais restons calmes! On sait que l'illogisme est une des caractéristiques hautement vantée du héros du XX^e siècle, tel que l'ont créé Gide et Cie.

Il n'en reste pas moins vrai que Costals est l'homme de la première hypothèse et qu'il a définitivement méprisé Solange, et avec elle, toutes les femmes. C'est la « leçon » du roman et de toute la série.

³ et ⁴ C'est H. de M. lui-même qui souligne.

⁵ Costals écrit « Hamour » lorsqu'il parle de l'amour vertueux et courtois.

Oh! Qu'il était beau le temps de la barbarie! le temps de la femme méprisée!...

Portrait de Costals

S'il fallait maintenant brosser le portrait de Costals d'après les données des quatre volumes de la série, voici quel pourrait être le résultat :

Costals est un homme très spirituel, pétillant d'esprit, d'un esprit qui fuse à tous les vents comme un feu d'artifice. Son intelligence, il l'emploie à détruire tout ce qui est grand, noble, beau : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, la société, le mariage, l'amour, la femme, etc... Tout ça, c'est de la blague ! Seuls subsistent encore quelques sentiments humains, comme l'amour du père pour son enfant, la tendresse de cœur des femmes. Le reste n'existe plus pour lui. Costals ne sait rien, il ne comprend rien, il n'essaye plus de « monter ». Ses instincts grossiers sont presque l'unique objet de sa surveillance et de ses soins. Et il les soigne !

Cependant, la charité le reprend parfois : n'est-il pas un ancien fils de l'Eglise ? « Le démon du bien » revient l'assiéger et le troubler avec ses idées de dévouement, d'amour des hommes, de respect pour la femme... Alors, il se prend de colère contre tout ce que le chrétien, même le simple civilisé a de plus cher ; sous l'afflux de la bile, il donne libre cours, pendant des pages et des pages, à la rage odieuse qui l'emporte. Et un grand cri domine ce carnaval :

rien !!! moi !!!

Paul GAY, c.s.sp.

Les trois œuvres qui dominent actuellement le roman canadien ont été écrites par des femmes : *le Survenant*, de Mme Germaine Guévremont, *Bonheur d'occasion*, de Mme Gabrielle Roy et *Earth and High Heaven*, de Mme Gwethalyn Graham.

Julia RICHER

Ces trois romans ont été édités à Paris. Celui de Mme Roy a été traduit en anglais, tandis que celui de Mme Graham l'a été en français. De plus ces deux derniers sont actuellement mis en film par Hollywood, tandis que *le Survenant* de Mme Guévremont a été acheté par une compagnie canadienne de production cinématographique.

Julia RICHER

Revue féminines

L'Union, revue mensuelle du clergé paroissial (74^e année, no 634, juin 1947; p.61-64), publiait dans son numéro de juin 1947, les notes suivantes sur les revues et magazines féminins français. En raison de la faveur que connaissent auprès du public canadien plusieurs de ces revues, nous croyons utile de publier cette documentation. — N.D.L.R.

« L'Union pourrait-elle nous rendre le service de nous communiquer une liste aussi complète que possible des revues et magazines féminins de mode, avec, au moins succinctement, leur cotation religieuse ou morale? »

A cette requête, qui n'est que la dernière en date de toute une série, nous sommes en mesure de répondre, avec l'aide de la L.F.A.C.F., par une liste complète de toutes les revues féminines qui paraissent à l'heure actuelle.

Atout-Cœur.

60, chaussée d'Antin, Paris.

Revue bi-mensuelle donnant des récits d'aventures amoureuses soi-disant plus ou moins vécues, et des romans sentimentaux complétés par des conseils et des « jeux de l'amour et du hasard ». Illustrations qui manquent de goût. A déconseiller.

Bonheur.

7, rue Jadin, Paris.

Magazine de la famille, bien illustré. Traite de questions sociales, familiales, féminines, ménagères (lois, habitats, enfance...) en appuyant particulièrement sur les questions sociales. Très bonne tenue morale, mais neutre.

Chaumière des cœurs.

25, avenue Trudaine, Paris.

Revue de quelques pages donnant des romans à suivre et une nouvelle. Peut être mis entre toutes les mains, mais tenue littéraire nulle, mauvaise présentation.

Citoyennes.

7, rue de Poissy, Paris.

Journal des femmes du M.R.P. Revue féminine de vulgarisation politique, ne paraît que pendant la période des élections.

Claudine.

9, rue Louis-le-Grand, Paris.

Journal féminin ayant repris à peu près la formule *Marie-Claire* d'avant-guerre. Modes conseils, romans, beauté. Présentation aérée et élégante. Aucune tendance politique. Aucune note morale ou religieuse; mais sans amoralisme. Se cantonne strictement dans le côté frivole féminin. Neutralité absolue, mais bonne tenue d'ensemble.

Devoir National.

90, rue d'Amsterdam, Paris.

Organe du mouvement civique féminin: Fédération Nationale des Femmes (M^{lle} Bazy). De nuance modérée au point de vue politique; il n'est pas confessionnel, mais s'inspire de principes chrétiens. Bien fait, intéressant, très politique.

Elle.

100, rue Réaumur, Paris.

Magazine hebdomadaire féminin. Modes, beauté, nouvelles, reportages. Présentation excellente et très soignée. La partie pratique est réussie. Ton neutre et artificiel.

Eve.

1, rue des Italiens, Paris.

Revue féminine sans portée politique, ne donne qu'une très faible page

de mode et quelques conseils de beauté; le courrier du journal et les histoires sentimentales vécues occupent les trois quarts de la revue. Récits absolument amoureux et même immoraux, tournant autour de l'amour sous toutes ses formes. Atmosphère malsaine. Aucune valeur littéraire. Illustration vulgaire et suggestive.

Femme (La).

10, rue des Pyramides, Paris.

Magazine hebdomadaire illustré des Femmes de la Libération Nationale (M.L.N.). Conseils civiques très généraux et sans parti pris. Présentation quelconque. A cessé de paraître.

Femme et la Mode (La).

43-45, avenue de l'Opéra, Paris.

Journal uniquement de mode, donnant des modèles et des patrons. La présentation voudrait être luxueuse, mais reste sans goût.

Femmes Françaises.

12, bis, rue d'Astorg, Paris.

Hebdomadaire illustré, organe de propagande féminin de l'U.F.F., mouvement communiste des femmes.

Femmes dans la vie sociale.

25, rue de Valois, Paris.

Revue du mouvement « Union Féminine, Civique et Sociale », s'adresse aux femmes intéressées par les questions civiques (nationales et internationales) et familiales, s'inspire de la doctrine sociale de l'Eglise. Donne des articles très courts et vivants, très pratiques concernant le suffrage féminin et la politique.

Filles de France.

23, avenue Hoche, Paris.

Magazine de la jeunesse communiste féminine. Bien présenté.

Française (La).

9, rue de la Paix, Paris.

Hebdomadaire féminin présentant surtout des enquêtes sur le féminisme en France et à l'étranger, tendances: gauche. A cessé de paraître.

Heures Claires.

21, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Magazine mensuel des Femmes françaises. Communiste, n'affiche pas son étiquette politique.

Iris.

37, rue Piat, Paris.

Revue venant de paraître, donnant une histoire sentimentale, banale, une page humoristique, et un récit de faits divers. Présentation très quelconque. A déconseiller.

Jardin des Modes (Le).

11, rue Saint-Florentin, Paris.

Revue donnant uniquement des conseils de Mode, essayant à chaque nouvelle période d'année de dégager les tendances des collections. Très belle présentation. Pour milieux élégants.

Lumières de France.

22, boulevard de la Tour-Maubourg, Paris.

Magazine de la famille rurale. Informations présentées de manière attirante. Note morale excellente. Très bien adapté au milieu rural.

Maman.

7, rue Darboy, Paris.

Revue familiale. Neutre.

Marie-France.

105, rue de Lille, Paris.

Magazine féminin bien présenté et bien illustré, donnant mode, récits, nouvelles, recettes. Vient fusionner avec *Votre Amie*.

Martine.

142, rue Ordener, Paris.

Journal de quelques pages destiné aux femmes. Présentation quelconque, pages de modes assez banales. Quelques conseils pratiques.

Modes de Paris.

116 bis, Champs-Élysées, Paris.

Journal de modes bi-mensuel, présentation quelconque. Conseils pratiques. Romans de Delly.

Modes et Travaux.

10, rue de la Pépinière, Paris.

Revue d'intérêt uniquement féminin, ne donnant que des modèles de haute-mode. Tricot, ouvrages de dame, sous une présentation luxueuse. Milieu élégant.

Nos Amours.

22, rue Bergère, Paris.

Collection venant de paraître et pu-

bliant des nouvelles d'un genre assez osé, — tournant autour de l'amour et ses conséquences. Les dessins s'ajoutent au récit pour apporter une allure immorale. A déconseiller.

Petit Echo de la Mode.

1, rue Gazan, Paris.

Revue pour jeunes filles et jeunes femmes, donne des nouvelles de mode, des recettes, des patrons, une petite nouvelle et un courrier de lectrices. Aucune valeur littéraire, mais semble bien adapté au milieu populaire.

Primerose.

26, avenue de l'Opéra, Paris.

Revue d'intérêt uniquement féminin, ne donne que des modèles de coupe, tricot, lingerie. Bonne présentation.

Privilège.

Revue féminine communiste qui a paru très peu de temps. Ne paraît plus pour le moment.

Rêves.

5, boulevard Poissonnière, Paris.

Magazine féminin illustré, bien présenté, publiant des nouvelles en grand nombre, un roman, des reportages sur des actrices de théâtre et de cinéma. Très sentimental. Morale mauvaise, genre *Confidence*, à déconseiller.

Romance.

1, boulevard Haussmann, Paris.

Remplace *Femme Nouvelle*. Revue donnant des conseils pratiques, de couture... mais surtout des confidences d'artistes. Fait preuve du souci esthétique avant tout. Très sentimental. A déconseiller.

Secret de Femmes.

17, rue Fondary, Paris.

(Histoires véreuses). Magazine publiant des nouvelles banales en faveur du mariage, sans aucune note immorale, mais sans morale proprement dite ni de sentiments élevés.

Sillages.

5, rue Gaston-Latouche, Paris.

Magazine d'origine J.O.C.F., spécialement destiné aux jeunes travailleuses. Bien fait. Bonne note morale et religieuse, mais sans étiquette catholique.

U.N.F.

180, rue de Grenelle, Paris.

(Union Nationale des Femmes) Journal d'information et d'éducation civique du mouvement féminin U.N.F. Articles civiques courts, mais bien faits, s'intéresse à toutes les questions féminines françaises et étrangères. Opinion très modérée. Une page de mode et de nouvelles, mais l'ensemble fait plus journal de formation politique.

Vie heureuse.

8, boulevard Poissonnière, Paris.

Hebdomadaire socialiste féminin, ne fait pas de politique, mais le ton général est revendicatif et assez « prolétariat ». Modes quelconques. Présentation et photos banales.

Voici.

60, Chaussée-d'Antin, Paris.

Il s'intitule le magazine du bonheur, assez bonne présentation. Pages de mode et de jeux, pour être lues par la femme et son mari. Conseils pratiques. Horoscopes. Neutralité absolue.

Votre beauté.

38, rue Jean-Mermoz, Paris.

Revue fort bien présentée, donnant uniquement des conseils à celles qui consacrent une grande partie de leur temps à l'esthétique physique. Les photos sont quelquefois osées. A déconseiller.

Vous et Nous.

16, place Malesherbes, Paris.

Magazine pour la femme; veut traiter toutes les questions les intéressantes. Le groupement qui l'édite est féministe, allant jusqu'à l'affranchissement total de la femme. La tenue ne reflète pas exactement cet esprit, mais semble vouloir servir pour conquérir de nouvelles adhérentes au groupement « Association Mondiale des Femmes Françaises ». A déconseiller.

Véronique.

26, boulevard Poissonnière, Paris.

Se consacre uniquement à la mode et aux conseils de beauté. Présentation quelconque.

France 47.

98, rue de Lille, Paris.

Le nouvel hebdomadaire illustré des foyers chrétiens, lancé par le L.A.C.F.

La revue des lectures à Radio-Collège

Bien des gens sont sans doute déjà au courant du nouveau programme inauguré le 17 octobre dernier à radio-collège et qui s'intitule *la Revue des lectures*. Les renseignements complémentaires suivants les intéresseront sans doute en même temps qu'ils attireront l'attention de tous nos lecteurs sur cette heureuse initiative.

Ce nouveau programme, tout comme les autres à radio-collège, sous la direction distinguée de M. Aurèle Séguin, a pour but de répondre aux besoins culturels du public. MM. Gérard Lamarche et Florent Forget sont les responsables de la réalisation de ces programmes, dont la haute tenue n'a alors rien pour étonner quand on sait, également, que radio-collège peut profiter des lumières et des conseils d'un comité pédagogique composé de M. Georges Perras, p.s.s., du R. P. M.-Alcantara Dion, o.f.m. et de M. l'abbé Emile Beaudry.

Comme le dit si bien le texte du Programme-Horaire 1947-1948 de radio-collège, l'objectif primordial de *la Revue des lectures* n'est pas tant de faire connaître certains ouvrages que de développer le sens critique de l'auditeur. Trop de gens en effet, par ailleurs cultivés, manifestent vis-à-vis les livres qui se publient une légèreté d'esprit regrettable. Il suffit qu'une œuvre soit bien lancée, louangée à tort et à travers par la publicité, pour qu'elle se répande à profusion et soit lue de bien des gens qui pourraient pourtant consacrer à des lectures autrement captivantes et formatrices leurs heures d'étude ou de loisirs. Trop de liseurs recherchent ou plus souvent attrapent, au hasard des circonstances, une pâture quelconque pour leur imagination et leur sensibilité, sans se préoccuper davantage des exigences de leurs facultés supérieures, l'intelligence et la volonté, sans se préoccuper des devoirs urgents d'une époque promise à tant de bouleversements. Trop de gens qui montrent des préoccupations louables pour les lettres et les arts, manifestent un souci étroit du beau, de l'harmonie, de la forme, au mépris de la vie, de l'ordre, de la pensée.

Bref, il faut cultiver le sens esthétique non pas aux dépens des plus nobles facultés, au mépris de valeurs supérieures, mais de sorte qu'il soit une des qualités enviables de l'homme complet. Il faut donc habituer ceux qui lisent à choisir judicieusement leurs lectures, à les ordonner, surtout à développer leur sens critique

de façon qu'ils ne puissent être les proies faciles du snobisme et de la publicité mensongère.

C'est avec de telles préoccupations que les autorités de radio-collège nous ont demandé de présenter les livres aux émissions *la Revue des lectures*, au cours de 1947-1948. Nous avons accepté avec empressement une si belle occasion d'augmenter les possibilités de rayonnement de notre apostolat culturel. Nous ne pouvons donc manquer de remercier très chaleureusement la Direction de radio-collège de la confiance qu'elle nous a témoignée et de la collaboration bienveillante qu'elle continue de nous accorder afin d'assurer la réussite d'un tel programme.

Voici les dates des émissions de *la Revue des lectures* qui, comme on le voit, reprendront en janvier et qui ont lieu tous les vendredis à 5 heures.

Octobre	17	24	31	
Novembre	7	14	21	28
Décembre	5	12	19	
Janvier	16	23	30	
Février	6	13	20	27
Mars	5	12	19	

On a pu constater par les derniers numéros de Lectures et par celui-ci que les textes donnés à radio-collège paraissent ensuite dans notre revue. Il est donc loisible à l'auditeur de relire à tête reposée ce qu'il a entendu quelquefois trop distraitement ou trop rapidement à la radio et tous, d'autre part, même ceux qui ne sont pas libres à 5 heures le vendredi, peuvent profiter de ce labeur critique.

Devant les résultats que donne déjà la magnifique initiative de radio-collège et devant les besoins évidents du public même le plus lettré, nous osons souhaiter qu'il soit un jour possible de donner à ces débuts radiophoniques le complément qu'ils postulent et dont nous sentons maintenant plus que jamais la nécessité : un ensemble de causeries vivantes sur les problèmes actuels que posent la littérature, le culte du beau littéraire, la notion même de critique littéraire. Trop d'idées fausses ou imprécises sur ces questions handicapent, dans leur progrès humain, des esprits par ailleurs sincères et cultivés.

Théophile BERTRAND

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes

PHILOSOPHIE

THOUVIGNON (P.).

L'Âme féminine. Essai psychologique. Paris, Lethielleux [1930]. (Réimpr. par Granger, Montréal.) 247p. 19cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

136.1

D'après M. Thouvignon, il y aurait trois aspects au problème de « l'éternel féminin » : la femme devant la vie, la femme en face de l'amour, et enfin la femme et son influence civilisatrice. De l'âme féminine étudiée sous ces trois aspects, il nous présente une fort intéressante étude. Cette âme, il la scrute avec une grande délicatesse, dans ses profondeurs, dans tous ses replis. Ses avancés psychologiques, d'un accès relativement facile, il les appuie sur des exemples concrets, empruntés soit au monde historique soit au monde littéraire.

La raison secrète qui motive telle réaction féminine devant telle action, tel fait, est mise à jour, en parallèle avec le motif de la réaction masculine dans les mêmes circonstances. Cette formule heureuse donne à l'ouvrage un intérêt encore plus vivant.

Gabrielle BADEAU

COURBERIVE (Jean de).

J'ai tué le cafard. Paris, Spes [1946]. 164p. 18.5cm.
159

La première partie de ce livre est consacrée à la psychoculture. La psychoculture est la méthode d'action sur soi-même qui achemine l'homme vers la suprématie de l'esprit.

L'individu humain comprend trois caractères généraux : complexité, unité, inégalité. Complexité : « [il] est un monde vertigineux de fonctions et d'organes ». Unité : mais cette complexité est une ; le dualisme matière-esprit se résout dans l'unité synthétique du composé humain ; tout dans l'homme se ramène à un seul « je ». Inégalité : ainsi les satisfactions de l'esprit ne peuvent être mises sur le même pied que les satisfactions d'ordre inférieur.

Nous avons en nous deux forces psychiques : le psychisme supérieur ou directeur qui s'exprime par la formule : conscience-initiative ; le psychisme inférieur ou brut ou spontané, dont la

formule est : infraconscience-automatisme. Si nous laissons le psychisme inférieur nous conduire, nous subissons, nous sommes entraînés. Si, au contraire, le psychisme supérieur dirige nos actions, nous nous dominons, nous nous gouvernons vraiment. Il y a enfin le *se gouverner* qui est la *rationalisation habituelle* de toutes nos actions.

Il faut vivre le *se gouverner* si nous voulons posséder vraiment la suprématie de l'esprit.

Pour tuer le cafard, il faut se mettre à l'école de l'Évangile, ne pas oublier que le bonheur est en nous, fuir le romantisme, vivre dans une euphorie de pensée, et surtout faire des heureux.

Elie GOULET

RELIGION

LECONTE (René).

Perspectives bibliques. Conférences données à la Radio Vaticane. Paris, Casterman [1946]. 121p. 19.5cm. (Coll. *Radio-Chrétienté*).

22.08

L'invention de la radio est aussi importante pour la diffusion de la culture que celle de l'imprimerie. Nous nous rappelons un article publié dans *le Canada*, il y a quelques années, où l'auteur — un universitaire de carrière — partant de cette vérité trop méconnue, en arrivait à souhaiter qu'on organise des groupes de professeurs qui se consacraient entièrement à l'enseignement et à l'éducation par la radio.

Sans doute, ce souhait n'est pas sur le point de se réaliser. Cependant, il faut noter un peu partout dans le monde des initiatives intéressantes qui permettent aux éducateurs de dispenser à un immense auditoire, par le moyen des ondes, les leçons que par la force des choses ils ne pouvaient donner, jusqu'à ces dernières années, qu'à un nombre restreint d'étudiants.

Le Vatican, comme il convient, n'est pas à l'arrière du mouvement. Tous les soirs, sur ondes courtes, des causeries sur des sujets religieux ou connexes sont radiodiffusées. La maison Casterman vient de lancer une collection réservée aux émissions en langue française. Le premier volume contient une série de cinq conférences sur les questions bibliques, prononcées durant l'été 1946 par M. l'abbé René Leconte, professeur d'Écriture sainte aux Facultés catholiques de Lille. La Bible est-elle vraiment un livre inspiré et en quel sens faut-il prendre le mot *inspiration*? N'y a-t-il pas contradiction entre les données de la science et un grand nombre de récits bibliques? Avons-nous des textes sûrs de la Bible? L'Église permet-elle la lecture de la Bible? Comment lire l'Écriture de façon à y trouver les enseignements divins? Autant de questions qu'un grand nombre de catholiques se posent de nos jours et auxquelles l'auteur répond avec précision et clarté.

Ces *Perspectives bibliques* sont appuyées sur une documentation vaste et à jour (M. Leconte mentionne même en note le premier Dimanche de la Bible célébré au Canada le 29 septembre 1946). Hormis quelques passages forcément un peu difficiles, le volume est accessible au grand public. Après l'avoir lu, on sera porté à regretter que l'éloignement ne permette pas ou à peu près aux Canadiens de suivre les causeries de Radio-Vatican.

Paul-A. MARTIN, c.s.c.

DUHOURCAU (Fr.).

Jésus-Christ. Paris, Spes [1946]. 366p. 19cm.

232.9

Dans les ténèbres et les ruines de l'occupation est née cette Vie de Jésus, qui est un faisceau de lumière et, en vérité, un appel puissant à la vraie vie.

François Duhourcau fait œuvre d'exégète, mais d'un exégète qui est, en l'occurrence, un penseur érudit, un humaniste profond et un poète charmant. Le professeur d'Écriture sainte y reconnaîtra sous-jacentes les données fondamentales des œuvres strictement exégétiques. L'intellectuel y retrouvera avec satisfaction les témoignages corroborants d'un Pascal, d'un Goethe, d'un Claude Bernard et de tant d'autres qui ont uni à leur recherche passionnée du savoir, la poursuite non moins sincère de Jésus. Pour les amis de l'art et de la poésie, les citations sont nombreuses des chefs-d'œuvre de tous les temps, les descriptions sur le vif abondent, des hommes et des choses du pays du Christ.

Le *Jésus-Christ* de François Duhourcau est une œuvre qui, tout en faisant appel à la raison, respire la foi la plus sincère et fait vibrer les fibres les plus intimes du cœur humain. C'est une de ces œuvres choisies qui s'adressent, comme la « Bonne Nouvelle » qu'elle paraphrase, à tous les lecteurs en quête de la Voie, de la Vérité et de la Vie.

ADRIEN-MARIE, o.s.m.

LEVASSEUR (Georges-A.).

Petit Essai pédagogique. Catéchisme et catéchiste. Québec, Editions du Forum [1946]. 81p., tableaux, 21cm. (Coll. *Education*)

*238.1

Ce petit livre s'avère une précieuse contribution au renouveau des méthodes d'enseignement catéchistique.

Dans une première partie, l'auteur recherche et expose les principales « pierres d'achoppement » à un enseignement religieux vraiment efficace. Dans la seconde partie, il suggère des remèdes, donne des solutions, le tout bien expliqué et appuyé sur une expérience déjà imposante. Il termine en citant au long deux tests dans le genre de ceux qu'il préconise et qui sont le complément nécessaire de sa méthodologie. Il me semble que ces tests sont d'une formulation un peu compliquée, beaucoup au-dessus du développement moyen des jeunes élèves. C'est la seule réserve

un peu fondée qu'il semble possible d'émettre à l'endroit de cette méthode par ailleurs si judicieuse et si psychologique. Pas de doute que beaucoup de catéchistes voudront s'en inspirer et l'adapter à leur milieu.

André JANOËL

MONTCHEUIL (Yves de).

La Conversion du monde. Bruxelles, Editions Universitaires [1946]. 95p. 18.5cm. (Coll. *Chrétienté nouvelle*) \$1.10 (\$1.20 par la poste).

241.535

Exposé profond, solide et lumineux des lois et des exigences de la doctrine de l'apostolat laïque. Bien que sans cesse renouvelées par un commerce vivant avec la pensée contemporaine, les idées de l'auteur se présentent sans « fioritures, comme un bloc sans faille ».

La préface nous livre, *in memoriam*, l'attachante personnalité de l'auteur, grand apôtre de la « chrétienté nouvelle ». La mort même d'Yves de Montcheuil n'est rien d'autre qu'un parfait témoignage à l'appui de sa thèse. Fusillé par les Allemands, le 10 août 1944, il écrivait quelque temps avant sa mort, cette pensée, qui est un véritable programme de vie : « Il y a une intensité et une qualité d'existence plus grande dans l'acte de mourir pour être fidèle au devoir, que dans une longue vie comblée, sauvée par la lâcheté ».

Gabrielle BADEAU

GUICHARDAN (R.).

Pourquoi je fuis les cartomanciennes? Paris, Bonne Presse [1946]. 31p. 16cm. (Coll. *Pourquoi...?*).

241.615

Cote de la coll. : 2(08)

Avec verve, l'auteur analyse sur un ton goguenard la lubie de Mme Dubille qui, « avec une régularité d'horloge, met chaque mois son chapeau à plume et s'en va consulter Mme Bulle, cartomancienne diplômée, (diplômée par qui?) dans le cinquième étage crasseux où celle-ci reçoit ».

Mme Dubille verse à cette dame non seulement ses gros sous, mais aussi son intelligence. Chaque séance la rend plus bête, plus rassotée et plus déséquilibrée : « à frôler continuellement l'irréel, elle en vient à perdre le sens du réel. Elle s'éveille la nuit. Elle voit des choses. Les éléments lui parlent. Dans les commères qu'elle fréquente elle voit, ce qui s'appelle voir, elle voit réalisées les prédictions de Mme Bulle. Il y a la grosse « mère aux chats », en qui elle a reconnu la traîtresse que lui dénonce chaque mois la voix avinée de la sybille. Il y a sa patronne, « celle dont il faut se méfier », car elle seule de ses connaissances est blonde comme la femme blonde de la pythonisse. Il y a le petit professeur du troisième dont elle évite pudiquement le regard. Car c'est lui l'amoureux noir... »

Est-ce que Mme Dubille pèche à consulter la cartomancienne? — Oui. « Elle commet [...] [un] péché directement contraire à la vertu de religion, [un] péché d'irrégion, même si, entre deux, elle se barbouille d'eau bénite et va offrir un cierge à saint Expédit. »

Il est dit dans la Bible, au chapitre XX du Lévitique, cette parole terrible : « Celui qui s'abandonnera au point d'aller consulter les mages et les devins, et qui péchera avec eux, celui-là je tournerai mon visage contre lui et je le tuerai au milieu de mon peuple. »

Est-ce un péché grave ou un péché véniel? « Votre conscience — la conscience de ce que vous y avez mis de perversité et de confiance — et votre confesseur jugeront. » E.G.

CHAIGNEAU (V.-L.).

Les Etapes du bonheur. Paris, aux Editions Franciscaines [1946]. 133p. 18cm. (*Notes et Elevations spirituelles*, 1).

248.1

Sous ce titre sont groupés de fort beaux sujets de méditation. Il n'y faut point chercher de l'inédit. La doctrine est présentée sous forme d'affections ou d'élévations vers Dieu. Les sujets traités sont les suivants : l'Oraison, l'Humilité, le Repentir et la Pénitence, la Souffrance, la Volonté divine, les Grâces actuelles, la Paix intérieure, la Joie spirituelle, l'Action de grâces.

Livre bien propre à rafraîchir et à ancrer davantage certaines vérités religieuses.

André JANOËL

PIAT (Fr. Stéphane-J.), o.f.m.

L'Evangile de l'enfance spirituelle. Paris, aux Editions Franciscaines [1944]. 195p. 19cm.

248.1

Les cinquante chapitres, spécifiés par un texte scripturaire, se rangent sous quelques grands titres : *Humilité, Amour miséricordieux, Confiance, Abandon filial, Offrande amoureuse de toute la vie.*

Chaque chapitre est bâti sur le modèle tripartite suivant : 1° une page d'Evangile, mise en film sonore et polychrome, dirais-je ; 2° application, en quelques coups bien mesurés, de ce texte à l'âme militante du 20e siècle ; 3° heureuse adaptation d'une pensée de Thérèse de Lisieux qui nous montre la fructification contemporaine de la semence évangélique.

L'auteur n'est certes pas un novice dans son art, ni dans la théorie, ni dans l'expérience, mais un homme qui sait et qui sent profondément. Une fraîcheur prenante se dégage de chaque chapitre. Tour à tour on est saisi aussi bien par le fond soigneusement fouillé que par la forme où l'inutile est sévèrement banni, style à l'emporte-pièce qui en trois ou quatre coups de ciseau sculpte ces traits que l'on regarde et savoure volontiers.

Quand on a lu une de ces petites trilogies, on désire en lire d'autres, toutes, y revenir encore.

E. ANDLAUER, c.s.sp.

RYCKMANS (Abbé A.).

Le Secrétariat paroissial. Esquisse de l'organisation de l'apostolat dans une grande paroisse. Bruxelles, Editions de l'A.C.H. [1946]. 172p. 21.5cm.

256

Exposé bien précis de l'organisation dans une paroisse d'un secrétariat capable de fournir tous les éléments nécessaires au travail de l'apostolat. Renseignements précieux pour tous ceux qui veulent collaborer au service social sur le plan paroissial. R.G. PIAT (Stéphane-J.), o.f.m.

Principes et paradoxes de la vie militante. Paris, aux Editions Franciscaines [1946]. 208p. 19cm.

*256.5

Tous ceux qui ont entrepris des œuvres d'apostolat ne seront pas surpris du titre de cet ouvrage : bien souvent, au cours de leur travail auprès des âmes, ils auront remarqué l'anomalie qui existe entre la vie des gens et les enseignements du Sauveur. L'auteur lui-même, d'ailleurs, nous explique le mot « paradoxes » : « Le terme recouvre tout simplement ces consignes surnaturelles qui relèvent de la sagesse du Christ, mais font se hérissier la sagesse du monde ».

Ce livre est divisé en cinq parties dont les titres démontrent déjà toute la valeur pour les apôtres de l'Action catholique : 1) la vocation du militant, 2) la spiritualité du militant, 3) programme de vie et formation du militant, 4) esprit et méthodes d'apostolat, 5) action sociale chrétienne.

Signalons en particulier la deuxième partie, où l'on montre l'importance de la vie de famille, d'un règlement de vie et d'une rationalisation du travail, tout en expliquant comment des hommes de doctrine et de culture peuvent être à la page.

Parmi les principaux points de la troisième partie, on ne peut passer sous silence les chapitres qui traitent de la cause à défendre, de l'unité dans la charité, du travail en équipe et de l'organisation de l'apostolat de la paroisse.

En un mot, cet ouvrage mérite d'être largement répandu dans nos mouvements spécialisés et nos œuvres auxiliaires.

Roland GERMAIN

GRANDMESNIL (Georges).

Action catholique et S.T.O. Paris, les Editions Ouvrières [1947]. 2v. 19cm.

256.611

Les militants des divers mouvements d'Action catholique, les membres de la J.O.C.F. tout particulièrement, puiseront de précieux renseignements dans la lecture de cet ouvrage.

L'auteur a compilé méthodiquement des témoignages écrits de prisonniers français catholiques requisitionnés pour le Service du Travail obligatoire en Allemagne (S.T.O.). D'une simplicité et d'une modestie remarquables, ces jeunes militants d'Action catholique nous racontent leurs exploits durant leur séjour en Allemagne, les dures privations qu'ils endurèrent, les persécutions dont ils furent l'objet et les magnifiques succès remportés grâce à leur action individuelle ou commune en vue d'un christianisme mieux vécu en territoire ennemi. Certains bravent héroïquement la Gestapo et versent généreusement leur sang pour attester leur foi et leur amour envers la France et l'Eglise.

Dans le premier volume (Bavière, Wurtemberg, Autriche), l'auteur consacre une place importante à la situation des requis : travail, nourriture, logement, etc...

Dans le second volume (Poméranie, Silésie, Dantzig, Koenigsberg), est exposée l'organisation de l'Action catholique : naissance, puissance, réalisations et persécutions.

Un troisième volume paraîtra bientôt.

Henri LÉVESQUE

En cordée. [Paris, Secrétariat national du groupement des Elèves-Maîtresses chrétiennes, 1945.] 128p. hors-texte 18.5cm.

*256.63

Famille d'aujourd'hui et de demain. [Paris] Secrétariat national du Groupement des Elèves-Maîtresses chrétiennes [1944]. 142p. hors-texte 18cm.

*256.63

En famille. [Paris, Secrétariat national de la J.E.C.F. (M.T.), 1945.] 112p. hors-texte 18.5cm.

*256.63

Nous... et les autres. [Paris, Secrétariat national de la J.E.C.F. (M.T.), 1944.] 142p. hors-texte 18.5cm.

*256.63

Ces quatre brochures sont publiées, les deux premières par le Secrétariat national du groupement des élèves-maîtresses chrétiennes, les deux autres par celui de la Jeunesse étudiante chrétienne féminine des enseignements moderne et technique.

Elles contiennent des plans de travail pour ces deux groupes et correspondent à nos bulletins mensuels des mouvements spécialisés ; elles ont cependant l'avantage de contenir le programme de toute l'année en une seule publication.

La présentation est très bien faite et de magnifiques gravures accompagnées de légendes appropriées, agrémentent le texte.

Roland GERMAIN

EVDOKIMOFF (Paul).

Le Mariage, sacrement de l'amour. Paris, Editions du Livre français [c1947]. 300p. 19cm.

265.5

Mauvais

Malgré sa valeur incontestable, son ferment spiritualiste, son souci du réel intégral, sa propriété morale, il faut rejeter cet ouvrage qui reprend, de façon bien plus radicale, avec bien moins de nuances, les théories de H. Doms et consorts.

Après une esquisse très intéressante de l'évolution de l'histoire humaine, à la lumière de la philosophie, de la théologie et des Ecritures, Paul Evdokimoff scrute la philosophie de l'amour et la théologie du mariage. Son essai est à la fois audacieux et fort; il présente des vérités à ne pas négliger; mais il me paraît souvent plus qu'aventureux, par exemple dans son interprétation de certains passages des Ecritures, dans sa façon de concevoir la « christification totale » du monde, et surtout dans ses efforts pour démontrer que l'amour conjugal serait le sommet de la perfection objective, que le mariage serait supérieur à la virginité, que le sacrement de mariage tiendrait la position centrale dans l'économie sacramentelle, « sacrement qui restitue l'homme dans son intégrité paradisiaque ». Quand on sait la primauté évidente du sacrement de l'Eucharistie, il est difficile de ne pas voir dans ces énoncés une forme grave d'anthropocentrisme. Des erreurs si grossières peuvent donner une idée de la conception que se fait l'auteur de l'économie sacramentelle lui qui écrit : « Le nombre des sacrements, 7, est une institution tardive; [...] » (p. 125).

Que d'autres erreurs flagrantes, malgré certaines tentatives d'atténuation, dans cette ambition louable de faire ressortir toute la noblesse du véritable amour, la grandeur du mariage chrétien!

L'ouvrage se caractérise aussi par un syncrétisme qui, en lui-même, était déjà bien dangereux pour l'intégrité de la doctrine: il montre sûrement plus de sympathie pour les penseurs russes et orthodoxes que pour les catholiques, qu'il cite cependant abondamment. On peut se demander par conséquent si, sous sa plume, « l'Eglise » signifie l'Eglise catholique.

De plus, *le Mariage sacrement de l'amour* a pour objet la théologie du mariage et il a été édité sans la censure ecclésiastique préalable (cf. canon 1385, par. I, 2°) et, par ailleurs, il n'est pas imaginable que l'auteur ait eu la permission de publier sans *nihil obstat* et sans *imprimatur*. Si, d'autre part, Evdokimoff n'est pas catholique, son livre se trouverait *prohibé de plein droit*, car il tombe de quelque façon, ce me semble, sous le coup des articles 4e ou 6e du canon 1399.

Pour résumer, le culte de telles théories sous prétexte de rajeunir la doctrine traditionnelle relève, à mes yeux, d'un idéalisme plus subtil et plus dangereux que celui qu'elles prétendent combattre. Heureusement qu'elles apportent une contribution ap-

préciable à la destruction des derniers vestiges du manichéisme et du jansénisme en ce domaine, à notre époque de prise de conscience de l'univers de l'amour.

Théophile BERTRAND

BARON (Abbé Pierre).

Ce que sont les religieux. Ill. de l'auteur. Paris, J. de Gigord [1946]. 142p. ill. 18.5cm. (Coll. *Tout pour tous*).

271

Cet exposé des origines et de la grandeur de la vie monastique est d'un vif intérêt. On y est frappé par la floraison incomparable et la variété des Instituts religieux en France.

HARANG (Abbé Jean).

Mystères du Christ. Mystères du cloître. Paris, Bonne Presse [1945]. 142p. 19cm.

271

Livre certes original, qui sera le bienvenu sur le bureau de l'aumônier de Religieuses, du prédicateur de Retraites fermées féminines, du prêtre chargé des Enfants de Marie.

Il est surprenant qu'en cent quarante pages, l'auteur ait pu passer en revue dix-neuf congrégations religieuses françaises pour les mettre en face d'un mystère du Verbe Incarné continué par elles. Chacune de ces monographies spirituelles est suivie d'une page bien remplie, avec précis historique, le but de la congrégation, les moyens de l'atteindre, une bibliographie et même une adresse où écrire pour ceux qui désireraient de plus amples informations.

M. l'abbé Jean Harang, prêtre du diocèse de Versailles, auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité, la plupart couronnés par l'Académie française, continue à écrire sur ces questions. Ainsi pouvons-nous lire sous sa plume, le 20 janvier 1947 dans le journal *La Croix* (de Paris) : « [En face de] la plainte de beaucoup de prêtres de voir quantité de Sœurs groupées, et pour des besoins purement matérielles, ... alors qu'elles pourraient être l'âme chrétienne des villages sans prêtres, ... se dresse la crainte des Supérieurs majeurs à la pensée de l'abandon spirituel où risqueraient de se trouver leurs Sœurs envoyées en petits détachements dans nos villages ou dans nos bourgs. *Il ne tient qu'à nous, curés de campagne, de faire cesser cette suspicion.* »

E. ANDLAUER, c.s.sp.

SCIENCES SOCIALES

Pour la restauration nationale. Déclarations de l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France. Montréal, l'Ecole Sociale Populaire, octobre 1946. 32p. 20cm. (Tract no 393) \$0.15 (\$0.18 par la poste).

304

Cote de la coll. : 3(05)

La première déclaration intitulée *Pour la réconciliation nationale* date du 28 février 1945. Y sont mentionnés les conditions de cette réconciliation, les rapports entre l'Eglise et l'Etat, les problèmes social et scolaire.

Dans la deuxième déclaration, en date du 13 novembre 1945, nous est présentée la *Doctrine sociale de l'Eglise* relativement à la personne humaine, à la famille et à l'Etat.

La troisième déclaration, du 13 mars 1946, porte sur la *Liberté d'enseignement*.

Un quatrième document, sous le titre *Quelques graves problèmes de l'heure actuelle*, termine la brochure. Entre autres questions, les vénérables prélats traitent de certaines formules modernes d'apostolat et du port de l'habit ecclésiastique.

Compte tenu des circonstances particulières et moyennant certaines adaptations, on peut dire que la doctrine de ces déclarations, qui est la doctrine immuable de l'Eglise, convient aussi à notre pays.

André JANOËL

LESTAPIS (S. de), s.j.

Au delà du marxisme par l'organisation des familles. Paris, Spes [1946]. 108p. 19cm. (Coll. *Action populaire*).

33.018

Un petit livre sincère et opportun. L'ouvrage du P. de Lestapis pose nettement le « dilemme crucial » de la civilisation de demain : ou bien l'Etat totalitaire marxiste, ignorant les droits familiaux ; ou bien un ordre social, économique et politique respectueux de la personne humaine et de son extension naturelle, la famille.

Dans la première partie, l'auteur répond à une question : *le Parti communiste peut-il être le parti de l'enfance et de la famille ?* Il analyse à fond les risques de la famille sous un régime marxiste.

La famille est la cellule de la société. Sans elle plus de liberté économique, sociale, politique. La famille, c'est l'âme, le moteur de la société. Quelle est alors la mystique du « corps familial » qui s'impose aujourd'hui ? La réponse à cette question fait l'objet de la seconde partie du livre.

Au delà du Marxisme par l'organisation des familles montre l'importance et l'ampleur de la mission familiale dans l'ordre nouveau qui doit naître.

Tous trouveront un grand intérêt à se pénétrer de l'enseignement de ces pages.

J.G.

Demain, y aura-t-il encore des bonnes ? Jeunes filles en service. Préf. de S. E. le card. Saliège. [Paris] les Editions Ouvrières [1946]. 85p. 16.5cm.

331:647

Il s'agit d'une enquête au pays du silence et de la résignation anonyme, dans un milieu obscur et sans défense qui, jusqu'ici, fournissait les effectifs des servantes ou des bonnes. Enquête objective, écrivons-nous, parce que si elle souligne d'une part l'irresponsabilité des servantes, leur impréparation, leur indiscipline, leurs mœurs parfois déplorables, leur mauvais esprit, nous y apprenons aussi, en regard, l'égoïsme des patrons, leurs responsabilités plus grandes encore en raison de leur formation, de leur instruction et de leurs moyens.

Cette courte enquête a établi par des témoignages irréfutables, avec quelle morgue hautaine certaines femmes traitent leurs bonnes, avec quelle cruauté raffinée elles humilient celles qu'elles nourrissent et payent mal. On y voit aussi que si certains patrons sont chiches quant au salaire accordé, ils peuvent, le cas échéant, délier les cordons de leur bourse à certaines conditions.

Evidemment, tous les patrons, toutes les patronnes et toutes les bonnes ne sont pas de même trempe; mais l'enquête révèle la profondeur de la crise du service domestique, quand on songe, par exemple, qu'elle établit que sur cent jeunes filles, six à peine ont accepté spontanément leur métier de bonnes. Elle montre encore, toujours avec preuves à l'appui, que le métier est étouffant et désuet, et ses conclusions sont corroborées par une courte et belle préface de l'éminent Cardinal Saliège. Son Eminence écrit que, en raison de l'évolution rapide des conditions sociales, « le métier, sous peine de disparaître, doit se transformer ». A la question *Y aura-t-il encore des bonnes?* Son Eminence répond : « Dans les conditions actuelles : non ! » L'avenir nous donnera plutôt des *assistantes familiales*, des *aides familiales*. Ces *assistantes* iront dans les familles aider la femme en couches, la femme ayant de jeunes enfants ou la mère qui a besoin de quelque détente; avec les adaptations qui s'imposent en ce domaine, elles auront des heures de travail se rapprochant de celles des employés de l'industrie et du commerce.

Bien des patrons regretteront un passé, dont ils ont égoïstement et aveuglément profité, mais irrémédiablement révolu. Tout à côté, il y a l'infinie tragédie des mères de familles nombreuses, à l'aide desquelles il faut au plus tôt adapter l'*Assistance* sous peine de rendre la vie familiale souvent intenable.

Quoi qu'il en soit des possibilités de cette solution, les rapports des patrons et des bonnes doivent de plus en plus être marqués au coin de la charité et de la compréhension mutuelle, de façon à freiner la décadence accélérée d'une société en décomposition.

Rodolphe LAPLANTE

Pêche et chasse. Etude préparée avec la collaboration du département des Pêcheries maritimes [...]. [Préf. d'Esdras Minville.] Montréal, Fides et l'École des Hautes Études commerciales.

1946. 580p. 25.5cm. (Coll. *Etudes sur notre milieu*) \$2.50 (\$2.65 par la poste).

338(714):639

Cote de la coll. : 338 (714)

Les pêcheries et la chasse n'ont pas dans notre économie provinciale l'importance primordiale du sol arable et de la forêt. Elles méritent cependant notre attention, car « elles représentent deux de nos exploitations de base, et introduisent dans notre économie un élément de diversité. Or, c'est un avantage pour un pays de pouvoir compter sur des richesses naturelles variées, non seulement à cause de la valeur intrinsèque de chacune, mais à cause de l'accroissement de potentiel qui résulte de la diversité même des productions ».

Et Monsieur Minville continue : « En second lieu, la mise en œuvre de ces deux ressources, commencée depuis longtemps et pourtant à peine organisée, soulève une série de problèmes techniques et humains d'une grande complexité et qui, pour être limités en étendue, ne s'imposent pas moins à l'attention du public. Quand il s'agit des conditions de vie et du progrès des hommes, ce n'est pas le « volume », c'est la nature et la gravité des problèmes qui comptent. Nos pêcheurs et nos chasseurs se sont tirés d'affaires comme ils l'ont pu, sans importer les pouvoirs publics ni chercher à soulever l'opinion en leur faveur — jusqu'au moment où leur situation étant devenue intenable, il leur a fallu réclamer assistance. Le problème des pêcheries et de leur réorganisation est aujourd'hui posé. Il convient de l'étudier avec toute l'attention que sa complexité même exige et que méritent ceux qui y sont directement intéressés. Nous apportons aujourd'hui notre contribution — avec l'espoir que d'autres, munis de plus amples moyens, continueront et peut-être achèveront le travail. »

La première partie de cette imposante étude est consacrée à nos pêcheries maritimes. Notre territoire de pêche maritime comprend : a) la côte nord du Saint-Laurent ; b) le Labrador canadien ; c) la Gaspésie ; d) les îles de la Madeleine ; e) le golfe Saint-Laurent. Au point de vue administratif, le ministère provincial de la Chasse et des Pêcheries est des mieux organisés. Ce département possède 37 entrepôts frigorifiques d'une capacité de congélation de 150 tonnes de poisson par 24 heures et de 5,500 tonnes d'entreposage. Un ingénieur-en-chef, un contremaître, assistés de 38 mécaniciens, de 25 assistants-mécaniciens et de 15 commis assurent le fonctionnement de ces entrepôts.

Notre production maritime est très variée. Elle se divise en 23 espèces de poissons, crustacés et mollusques dont les principales sont : la morue, la barbie, le flétan, la plie, le hareng, le maquereau, le saumon, l'aloise, l'éperlan, l'esturgeon, l'anguille, le homard, le bar. Le rendement total de la pêche dans la province de Québec a été, en 1942, de 111,584,800 livres dont la valeur commerciale se chiffre à \$4,194,092.00.

Dans la province de Québec, le marché intérieur le plus important est celui de Montréal. D'après M. François Vézina, il y entre 15,000,000 de livres par année. Il absorbe à lui seul près de la moitié de la production.

Depuis la guerre, les principaux clients qui nous sont restés fidèles sont les Etats-Unis, les Antilles et l'Angleterre.

Puis M. Minville étudie l'aspect social du problème. Le métier de pêcheur est aléatoire, peu rémunérateur, dur et déprimant. Pour les pêcheurs le salut réside dans ce mouvement coopératif, qui a pris un magnifique essor depuis quelques années, en Gaspésie surtout. Nos régions de pêche sont d'économie mixte. Seule la forêt peut procurer au pêcheur l'occupation complémentaire dont il a besoin.

La deuxième partie du volume porte sur la chasse et la pêche au point de vue commercial et sportif. La troisième est consacrée à la recherche scientifique en regard des pêcheries. La complexité d'un tel problème nous oblige à cette brève mention. Mais le Dr Georges Préfontaine, directeur de l'Institut de Biologie de l'Université de Montréal, sait nous y guider en toute sécurité. Suit un chapitre consacré aux institutions et organismes qui ont contribué au développement de ces connaissances scientifiques.

Des statistiques élaborées terminent l'ouvrage.

Elie GOULET

FABRE-LUCE (Alfred).

Le Mystère du Maréchal. Le procès Pétain. Genève, les Editions du Cheval ailé [c1945]. 198p. 19cm. \$1.75 (\$1.85 par la poste).

340.96

Ce livre est un document au dossier de l'Histoire. Certes, il n'a pas pour but d'innocenter le Maréchal : il n'en était point besoin. Peut-être réussira-t-il à nous inspirer un peu plus de mépris à l'endroit de cet inique procès, de ces juges ignobles, de la bassesse des accusateurs, ce qui est à peine possible, la mesure étant déjà comble.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le mérite et l'originalité de cet ouvrage. Il nous révèle qu'il y a encore des gens même en France — nous le soupçonnions bien un peu — qui peuvent juger sereinement d'une question, sans partisanerie et sans partialité, en l'envisageant dans ses perspectives intégrales.

Tout d'abord, qu'on n'aille pas croire que l'auteur prétende prouver que tout fut bel et bon à l'enseigne de Vichy. Il reconnaît, le tout premier, de lourdes erreurs. Mais il reconnaît aussi que les erreurs ne furent pas de ce seul côté.

L'intérêt du livre réside dans les documents cités, et particulièrement dans leur choix heureux et dans leur agencement sous quatre titres principaux : *les Points vifs du débat, En marge du*

procès, *Documents et l'Assaut final*; le tout précédé d'un chapitre liminaire, *le Mystère du Maréchal*.

Un livre réellement captivant et susceptible de projeter quelque lumière sur des faits assez souvent obscurs.

André JANOËL

LOTURE (Robert de).

Cuirassés au combat. Dessins de S. Murat. Paris, J. de Gigord [1946]. 125p. 19.5cm. (Coll. *l'Etrave*).

355.48 (42) « 1914 »

L'auteur nous raconte l'échec des forces de terre et de mer de l'Angleterre et de la France dans une audacieuse tentative pour forcer les Détroits, en 1914.

La division des trois cuirassés *Suffren*, *Gaulois* et *Charlemagne* est commandée par le contre-amiral Guépratte; « homme d'action avant tout, réfractaire aux grandes spéculations théoriques, on le connaissait, dans le corps des officiers, comme un marin consommé, de l'équipe des fins manœuvriers, hardis et précis, dont les prouesses évoquaient, aux temps prosaïques de la vapeur, les fières évolutions des vieux vaisseaux à voile ».

Contrairement à l'avis de la majorité, Winston Churchill impose sa volonté de forcer le passage des Dardanelles avec la flotte seule, sous le commandement de l'amiral Garden. Cette action est décidée parce que deux croiseurs de bataille allemands le *Goeben* et le *Breslau* viennent de violer la neutralité de la Turquie.

Les opérations commencent pour de bon le 13 décembre 1914. Le sous-marin anglais *B-11* pénètre à l'intérieur du détroit et coule le vieux croiseur turc *Messoudieh*. Mais, le 15 janvier 1915, les Français perdent le sous-marin le *Saphir*.

Devant la difficulté de la tentative, l'amiral Garden démissionne pour cause de santé. Il est remplacé par l'amiral Robeck.

Après plusieurs tentatives infructueuses, on décide d'essayer les opérations combinées. Sir Yan Hamilton est désigné commandant en chef du corps expéditionnaire. L'opération est mal préparée. On n'a pas même de carte de la péninsule de Gallipoli que l'on veut occuper. C'était une erreur, car il aurait fallu occuper la côte d'Asie. On engagea sur ce minuscule champ de bataille 570,000 hommes, anglais et français. Il y aura 150,000 morts et blessés pour aboutir à un échec complet. 20 ans plus tard, Churchill devait profiter de cette expérience malheureuse.

Jacques D'ORLÉANS

QUERCY (Jean).

L'École radiieuse. Essai sur l'école populaire de demain. Paris, Editions Ouvrières [1947]. 72p. 18.5cm. (Institut de culture ouvrière. Coll. *l'Education des hommes*).

371.4

L'école populaire en France ne répond pas aux besoins de l'enfance en général et de l'enfance ouvrière en particulier.

De nombreux essais en pédagogie nouvelle ont été tentés. Jean Quercy nous présente très sommairement la méthode. Decroly, la méthode de travail libre par groupes, la technique de Freinet et le plan de Dalton.

La réforme scolaire en voie d'exécution se présente comme un pont jeté entre l'école « enseignée » d'hier et d'aujourd'hui, et l'école « active » de demain.

L'auteur veut une école accessible à tous les milieux, une école plus « collée à la vie moderne », une école à compartiments parallèles horizontaux permettant le passage d'un cours à l'autre sans de trop grandes difficultés.

Malheureusement Quercy ignore le rôle de la formation religieuse dans la formation intégrale qu'il souhaite.

Gilles LAVOIE

MOUVEMENT POPULAIRE DES FAMILLES.

Pour les enfants du peuple: Une Ecole populaire. Paris, les Editions Ouvrières [1947]. 103p. ill. 19cm.

372(44)

Après avoir fait l'histoire de l'école d'hier, l'auteur nous montre l'école d'aujourd'hui allant vers la faillite: faillite au point de vue éducatif puisque la formation intégrale n'est pas assurée, faillite au point de vue justice sociale puisque « l'enseignement supérieur est interdit à l'enfance ouvrière ».

Suivent l'énoncé et le développement de principes chers à l'école active: une école qui parte de l'enfant, une école ouverte à la vie.

Et le livre se ferme sur la suggestion de quelques réformes.

L'ouvrage présente une étude du problème de l'école populaire en France. L'auteur préconise un « développement total » et reconnaît la place des « familles religieuses » dans l'éducation. Mais il en fait trop peu de cas et ne discerne pas assez la valeur éducative de la formation religieuse.

Gilles LAVOIE

COURTOIS (G.).

L'Art d'être chef. Montréal, Granger [1946]. 219p. 19.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

374

En une langue claire et forte, l'auteur étudie sous tous ses aspects un mot très court, mais de sens inépuisable quand on le scrute: le mot *chef*. Il nous dit en quoi consiste la mission du chef, les qualités que doit posséder l'âme d'un chef, comment le chef doit exercer son métier.

La grande mission du chef, c'est de servir. « Commander, c'est servir: servir Dieu au nom de qui l'on commande — car toute autorité qui finalement ne se fonde pas en Lui est illusoire ou usurpée; — servir ceux que l'on commande, qui sans le chef risqueraient d'être un troupeau sans berger; servir la cause qui nous

surpasse et mérite l'adhésion, l'obéissance et au besoin le sacrifice de soi. »

L'auteur procède par pensées numérotées; le livre en contient six cent soixante-treize. Le procédé a cet inconvénient que l'idée semble hachée, effritée. On finit par s'y habituer et on arrive à aimer cette manière de mettre en lumière les mille facettes d'une vérité.

L'abbé Courtois a serti son texte de pensées des grands chefs et des écrivains célèbres: Foch, Lyautey, Napoléon, Weygand, Bossuet, Sertillanges, Maurois, Péguy, Duhamel, etc...

Œuvre forte, richement documentée, et qui peut très bien voisiner sur le même rayon, avec les livres les plus célèbres qui traitent de l'art de commander.

Elie GOULET

SCIENCES PURES

FRÈRES MARISTES.

Formulaire mathématique. Tables, tableaux, barèmes, formules, graphiques. Enseignement primaire supérieur et secondaire. Ecoles et cours professionnels. Montréal. Granger [c1946]. 541p. 22.5cm. \$2.50 (\$2.65 par la poste).

51(07)

Ouvrage magnifique, destiné à l'enseignement primaire supérieur et secondaire, aux écoles techniques et aux cours professionnels, où l'on trouve une foule de calculs et de rapports propres à l'enseignement des mathématiques et des sciences. Il renferme de nouvelles tables de logarithmes à 7 décimales pour les nombres de 1 à 10,000 ainsi que les tables de logarithmes des lignes trigonométriques. Il serait à souhaiter qu'on lui ajoute un index alphabétique qui permettrait une économie de temps appréciable aux intéressés.

Henri LÉVESQUE

SCIENCES APPLIQUEES

CARON (Jean) et FOUCHARD (Denise).

La Vie physique. Schémas anatomiques de Jean-Paul Raza-
vet. Croquis de Jean de Rosbo. Paris, les Editions Ouvrières
[1946]. 153p. ill. 18cm. (Coll. *A la découverte de...*).

613

Cote de la coll.: 04

Cet ouvrage, bien que n'apportant rien de nouveau dans les questions qu'il traite: physiologie humaine, hygiène, gymnastique et sports, a ceci de particulier qu'il contient en un seul volume, des notions essentielles sur la vie physique, qui ordinairement sont dispersées en autant d'ouvrages différents.

Peut-être y aurait-il lieu de souligner le parti pris humain de ce livre, c'est-à-dire une ignorance délibérée de la vie supérieure de l'homme.

André JANOËL

BEAUX-ARTS

Cœur-Joie. Première série. Nos 1-15. Montréal, Commissariat provincial du Tiers-Ordre. [88]p. 16cm.

784

Cœur-Joie est le premier d'une série de cahiers de chants et de chœurs parlés, bien propres à enthousiasmer la jeunesse avide de joie saine, de beauté vraie et de perfection.

Cœur-Joie a une mission : semer la gaieté et former le goût artistique de nos jeunes en leur offrant des chants qui n'ont rien de médiocre, ni de banal comme on pourra en juger par ce premier cahier.

Cœur-Joie est une initiative du Commissariat provincial du Tiers-Ordre franciscain.

E.G.

LITTÉRATURE

WAUGH (Evelyn).

Conduite scandaleuse. (Decline and Fall.) Traduction de Franz Weyergans. Bruxelles, Editions Universitaires [c1946]. 225p. 19.5cm. (Coll. Rivages) \$2.30 (\$2.40 par la poste).

82-3

Pour adultes

Evelyn Waugh est un écrivain aujourd'hui bien connu en Angleterre, et même dans le monde, et ses ouvrages intéressent des lecteurs de plus en plus nombreux. *Conduite scandaleuse*, qu'il avait intitulé *Decline and Fall*, est le livre qui l'a révélé au public.

Comme le dit la bande publicitaire, nous avons ici affaire à un maître de l'humour, ce qui permet de ne pas s'effaroucher du titre.

Il s'agit de l'histoire d'un jeune homme chassé du collège pour une faute dont il n'est pas coupable. Nous le suivons à travers ses divers emplois et nous entrons ainsi en contact avec des personnages plus ou moins loufoques. Quelques passages assez obscurs donnent prise à des sous-entendus qui sont cause des restrictions qu'indique la cote morale.

Roland GERMAIN

CÉRAN (Claude).

Le Français moyen est-il « Un tel père et fils » ? Textes et commentaires. Lyon, Editions Penser Vrai [1946]. 23p. ill. 23.5cm. (*Les Soirées de l'O.F.D.A.*, no 8) \$0.15 (\$0.20 par la poste).

84-2

Appelle des réserves

C'est d'abord l'histoire de trois générations de Français qui partent en guerre contre l'Allemagne.

Nous sommes en 1871 ; Pierre Froment s'enrôle. Son fils Félix lui demande :

— Pourquoi qu'ils restent pas chez eux, les Prussiens ?

— C'est à cause de notre terre, qui leur fait envie. Ils ont un petit blé de rien du tout, pas plus haut que ça... Et nos vignes, nos récoltes, ça les fait loucher... Ote-toi de là que je m'y mette...

Son explication sera reprise, comme un leit-motiv, par les générations qui suivent et qui, elles aussi, subiront l'assaut des armées allemandes.

Pierre Froment meurt au front.

Les trois enfants de Pierre Froment, Estelle, Félix et Bernard, ont grandi. Bernard est instituteur et épouse Gabrielle, la fille d'un marchand de bicyclettes. Après la noce, Félix avoue à Estelle qu'il aimait la femme de Bernard : il s'expatrie en Afrique. Deux jumeaux sont nés à Bernard et Gabrielle : Marie et Alain Froment. Marie devient la muse d'un atelier de rapins, puis épouse un jeune peintre, Robert Léonard.

Nous classons ce récit « appelle des réserves » en raison du passage où l'on reconstitue le Moulin Rouge avec son French Cancan, ses hétaires, etc...

Et c'est 1914 ; Alain, l'aviateur, et Robert Léonard doivent partir. Estelle s'engage dans la Croix-Rouge.

Le film se termine sur le départ pour la guerre, en août 1939, de Christian, fils de Marie et de Robert Léonard.

Jacques D'ORLÉANS

DELMART (Pierre).

« *L'Invité de la 11e heure* ». Récits et commentaires. Lyon, Editions Penser Vrai, 1946. 22p. ill. 23.5cm. (*Les Soirées de l'O.F.D.A.*, no 7) \$0.15 (\$0.20 par la poste).

84-2

Pour adultes

Voici un film qui sort de l'ordinaire, un film qui nous prouve combien néfaste serait pour l'humanité l'invention d'une machine à lire dans la pensée. « Dans *l'Invité de la 11e heure*, le spectateur est bien obligé de conclure normalement avec l'auteur, que la créature humaine ne doit pas dépasser le champ de ses possibilités ; que son intelligence, si grande soit-elle, est limitée et doit se borner à rayonner dans le cadre normal qui lui a été dévolu. Son devoir est de chercher à perfectionner son humaine nature, non à la dépasser. »

Le Docteur Rémy Lambert est un savant spécialisé dans l'électro-encéphalographie, c'est-à-dire dans l'étude des ondes cérébrales. Il a installé son laboratoire dans une abbaye séculaire. Il a découvert le Mégarium, un métal dont les propriétés dépassent celles du radium et la puissance du rayon oméga.

Antoinette Langeais, cousine de Rémy, filait sur la route en direction de cette abbaye, lorsqu'un automobiliste, après une em-

bardée, monte dans sa voiture. C'est un journaliste : Christophe Berry. Il signe « L'indiscret » au *Petit Matinal*.

Ce soir-là, le Docteur Lambert reçoit plusieurs invités : Mme et M. Sulnac, oncle et tante du jeune savant ; leur fils Serge, un jeune désœuvré, peu sympathique et déséquilibré ; leur fille Isabelle, mariée avec un riche industriel, Thomas Bourgoïn ; enfin la fiancée de Rémy, Olga et son frère Frédéric Verneuil, un médecin.

Le Docteur Lambert explique à ses invités quelques-unes de ses inventions, puis, il leur annonce qu'il a découvert une machine qui capte les ondes cérébrales. Cette machine enregistre leur pensée sur un film qu'il va développer.

Dans la nuit, un orage éclate, et au milieu du tonnerre, un cri de femme retentit. Rémy a été assassiné. Le journaliste se révèle sous son vrai jour : c'est l'inspecteur Berry. Il commence une enquête et découvre que le meurtre a été commis par Olga. Mais, Antoinette s'est aperçue que Berry n'est qu'un voleur et Thomas Bourgoïn sort un revolver et abat le bandit. Voici que s'avance le Docteur Lambert. Il s'était inoculé un liquide spécial de façon à se donner une rigidité cadavérique. Il avait découvert sur la pellicule que tous ses invités désiraient sa mort, excepté Antoinette, Isabelle et Calixte. Le jeune savant épousera Antoinette dont il a lu le grand amour sur sa terrible machine à lire la pensée.

Claudette FRANCE

BERNAGE (Berthe).

Elle et son mari. Montréal, Fides [1946]. 179p. 19.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

84-3

Pour adultes

L'auteur des *Brigitte* nous présente un petit roman alerte et vivant. Il s'agit d'une jeune femme ayant épousé un jeune homme bien établi. Trois filles naissent de ce mariage, puis, un jour, le vent du destin emporte la prospérité matérielle. L'épouse, Dominique, trouve alors le mari bien terne, alors que Paulin, l'époux, réussit pourtant à se faire une vie modeste en dehors des grands centres. Dominique confie ses enfants à la garde d'une tante admirable de dévouement et de droiture, gaie et sereine malgré l'adversité qui fut son lot : elle ne peut se décider à accepter l'humble situation qu'est contraint de lui faire désormais son mari. Celui-ci doit vivre de son côté, et les enfants sont privées de la tendresse de leurs parents.

Le roman se déroule avec toutes les péripéties inévitables de vies ainsi bouleversées. Une intrigue amoureuse qui retient le père un moment, une grande passion admirative qui aguiche quelques instants Dominique, auraient pu avoir des conséquences désastreuses. Dominique, l'orgueilleuse, la fière, qui se croit très supérieure à son époux, et qui l'est intellectuellement, comprend

enfin ses obligations, sait se replier au devoir qui la sollicite et se décide à reprendre la vie de famille. Dominique avait rêvé d'un « grand amour », d'un amour où il y aurait eu, pour celui qu'elle eût aimé, « beaucoup d'admiration ». Mais l'idée qu'elle se fait du mérite est fort subjective, chimérique même, romanesque, et l'on s'étonne souvent de son aveuglement comme de son entêtement. Elle se tourne enfin vers son Paulin, bon garçon, plein de cœur et de droiture, et, séduite par ses mérites authentiques, elle accepte, pour le bonheur de tous, de reprendre la vie de famille.

L'ouvrage, toujours captivant, auquel se mêle même un épisode intéressant de luttes ouvrières à l'occasion desquelles Paulin montre sa force de caractère, a été justement apprécié du public. Berthe Bernage sait donner, sans prêcher, des leçons tonifiantes. Elle n'entraîne pas dans le romanesque de pacotille des ouvrages roses ou dans le noir outrancier des récits arbitrairement corsés; elle présente de vraies tranches de vie, avec ses joies légitimes, ses épreuves inévitables, ses devoirs bienfaisants.

Elle et son mari est à conseiller fortement aux époux tentés par l'aventure, particulièrement à toutes celles qui cherchent leur bonheur en dehors de la substantielle réalité, dans le rêve aux dépens de la vie. Bref, tout en demeurant dans le genre roman, c'est là un réquisitoire d'autant plus éloquent contre tout ce qui peut porter atteinte à l'intégrité du foyer. T.B.

BERTHEM-BONTOUX.

La Renaudière. Roman inédit. Ecully, Œuvre populaire d'Éducation et de Rénovation [1946]. 188p. 18.5cm. (Coll. *Sous la lampe*).

84-3

C'est là un joli roman, qui devrait circuler partout au Canada français rural.

La crise de main-d'œuvre qui sévit actuellement provoque la désertion de la terre, malgré le prix élevé des produits agricoles. C'est aussi une crise de conscience. Cet exode vers les villes doit être combattu et ce roman alerte, bien mené, même s'il est un brin naïf avec son intrigue simpliste, est susceptible de faire énormément de bien. Nous le recommandons à tous ceux qui cherchent des livres pour les milieux ruraux, des ouvrages instructifs, formateurs et distrayants, pour toute cette belle jeunesse agricole qui se forme l'esprit et le cœur au sein de l'U.C.C. et dans les cercles de jeunes éleveurs, dans des œuvres professionnelles agricoles, ou dans des mouvements susceptibles de faire aimer la terre. R.L.

HELLY (Claude).

L'Odyssée d'un gars de chez nous. Clamart, Editions de l'Olivier [1946]. 185p. 19cm.

84-3

Histoire d'un jeune Alsacien qui, alors que la plupart des siens sont amenés en captivité en Allemagne, tente de les rejoindre, connaît de trépidantes aventures, prend part à la libération et voit enfin la réalisation de ses vœux.

MOREL-FATIO (Louis).

Journal illustré d'un Parisien normand. [Les Vacances mouvementées.] [Texte et dessins de] L. Morel-Fatio. [Clamart, Editions de l'Olivier, 1946.] 40p. ill. 28cm.

84-3

Nous aurions aimé savoir à qui l'auteur destine cet album humoristique. Aux enfants? Si oui, cette manière d'esprit gaulois ne pourrait certainement pas les dérider sainement. Aux grandes personnes? Il y en a tant qui ont souffert de cette terrible guerre... Trouveront-ils aussi comique que cela cette immense blague?

Louis Morel-Fatio est cependant un caricaturiste de première classe. En quelques traits, il évoque tout un paysage, il sculpte un visage.

A mieux y regarder, le tout est bien inoffensif. C.F.

PERNAU (Alexis).

Les Grands Arbres. Roman. Paris, les Editions des Quatre Vents, 1946. 289p. 19cm.

84-3

Mauvais

Roman très décevant.

Nous faisons d'abord connaissance avec plusieurs personnes invitées dans un vaste domaine connu sous le nom de « Grands Arbres », propriété d'un financier influent. Après bien des péripéties, deux de ces personnages se rencontrent de nouveau en Amérique latine, parmi les pionniers chargés de fonder une colonie, « la plus grande entreprise d'immigration rationnelle de tous les temps » et qui porte aussi le nom de « Grands Arbres ».

Le livre est chargé (le mot n'est pas trop fort) d'une multitude de digressions, qui n'ont quelquefois aucune raison d'être et qui nuisent considérablement au cours régulier du récit, s'il y a toutefois un sens à ce roman abracadabrants. Des idées saugrenues sur des questions philosophiques et sociales, une désinvolture manifeste à l'égard du mariage, les aventures d'une femme mariée aimant un poète d'un amour platonique et accordant des faveurs à un autre homme, autant d'anicroches qui obligent à déconseiller cet ouvrage terriblement ennuyeux.

Roland GERMAIN

CAPPE (Jeanne).

Chronique du bonheur. Ill. de J.-L. Huens; 4e édition. Tournai et Paris, Casterman [1946]. 101p. 18cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-4

En ouvrant ce livre charmant, nous avons l'impression de pénétrer dans la forêt ombreuse : le soleil lance ses flèches d'or à travers la feuillée bruissante, un rossignol se balance au-dessus d'un ruisseau limpide. Il mêle son chant mélodieux au friselis de l'onde transparente. Tout ici chante une très douce cantilène : celle du bonheur, d'un bonheur que chaque femme peut faire sien.

Un voile de tristesse s'étend sur les pays européens. Aussi Jeanne Cappe veut-elle éveiller le sentiment de la joie chez ses sœurs, car, « heureuses ou malheureuses, les femmes sont responsables du salut du monde. C'est une des raisons pour lesquelles il faut aujourd'hui les convier à être les anges de paix et de bénédiction, les messagères d'espérance, les sollicitieuses de miracles ».

Jeanne Cappe célèbre en des phrases cristallines le bonheur de la maternité, celui de la maladie, celui de la solitude.

Les lettrines et les culs-de-lampe ajoutent une note exquise à l'ensemble.

Claudette FRANCE

LACLOS (Choderlos de).

Les Liaisons dangereuses. Paris, S.E.P.E. [1946]. 319p. 19.5cm. (Bibliothèque de Lectures de Paris).

84-6

Mauvais

Ce roman épistolaire, qui nous parle quelque part de capucinade, en est une des plus grossières, malgré les minauderies ou, si l'on préfère, les délicatesses du style. Ce genre de roman, le plus artificiel et le plus ennuyeux qui soit, trouve ici une illustration unique dans l'uniformité plate d'un texte qui ressasse les bassesses de cœurs corrompus par le vice impur.

L'intrigue ? Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil, les deux héros — qu'on me passe l'antonomase ! — s'écrivent le récit de leurs aventures scabreuses et collaborent de la façon la plus cynique à la corruption des autres.

Choderlos de Laclos, Pierre de Choderlos de son vrai nom, aurait inscrit sur un exemplaire des *Liaisons* les noms réels de ses personnages. Il s'agirait donc d'un roman à clef ? Mais on n'a pas retrouvé cet exemplaire unique. Dans tous les cas, de telles infamies, vécues ou simplement imaginées, ne peuvent prétendre être légitimement acceptées comme matière à œuvre d'art.

Dans quelques pages liminaires, Roger Giron écrit :

« Faut-il tenir les *Liaisons* pour une œuvre immorale ou malfélique ? D'aucuns ont voulu voir en Laclos un émule de Crébillon, de Nerciat, de Restif de la Bretonne ; les tribunaux l'ont condamné, mais c'étaient les tribunaux de la Restauration et du

Second Empire. La critique et le public ont révisé ces jugements ridicules.» « A la vérité, écrit André Maurois des *Liaisons dangereuses*, c'est livre de moraliste. Or, un véritable moraliste peint toujours un monde immoral, parce qu'il nous met en garde contre le monde tel qu'il est.» Paul Bourget, qu'on ne récusera pas, j'imagine, affirmait déjà en 1891 : « Si le livre est périlleux, comme tous ceux où les passions sont trop profondément étudiées, il n'est pas immoral et il ne pouvait pas l'être.» L'art, au surplus, sauve tout. Le style de Laclos est celui de nos grands moralistes, celui de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Mme de La Fayette (Gide ajoute : de Racine). Il contribue à faire des *Liaisons dangereuses* une des très grandes œuvres du roman français.»

Livre de « moraliste » ? « Pas immoral » ? Et « l'art sauverait tout » ? Nous récusons toutes ces opinions, dont il serait facile de prouver qu'elles sont inacceptables pour qui se fait une juste idée de la littérature et de sa place dans l'ensemble de la culture humaine.

Non, vingt pages consacrées, à la fin, au châtement et au repentir (et, pour ce qui est de la monstrueuse Mme de Merteuil, elle ne se repent pas si elle est punie), ne peuvent suffire à effacer trois cents pages de turpitudes incroyables. Ce serait trop simple!

Enfin, « une des très grandes œuvres du roman français » ? Une telle prétention souligne une fois de plus à quelles aberrations peut conduire le culte — qui se voudrait absolu — du beau esthétique.

Théophile BERTRAND

FROSSARD (André).

La Maison des otages. Paris, Editions du Livre français [c1945]. 153p. 18.5cm.

84-94

Pour adultes

Après une introduction sur la mentalité allemande, l'auteur raconte des souvenirs de sa détention à Montluc par la Gestapo. Douze chapitres brefs, incisifs, captivants, qui racontent les horreurs des « prisons » allemandes au cours du dernier conflit. André Frossard manie la plume avec maîtrise et brio. Tout en regrettant quelques passages aventureux ou osés, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces pages un habile et vibrant plaidoyer en faveur de l'*humain*, un réquisitoire efficace contre la barbarie. Ces récits d'un réalisme bien compréhensible rappelleront aux lecteurs formés les misères inénarrables d'un monde qui refuse le vrai Dieu.

Théophile BERTRAND

DELASTRE (Louise André-).

Cantiques de femme. Montréal, Fides, 1947. 92p. 19.5cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

C 84-1

Ces *cantiques* sont portés par le souffle inspiré d'une épouse

chrétienne qui chante de toute son âme son amour pour Dieu, son époux et ses enfants. Poèmes longuement mûris pendant le soin du ménage, puis jetés sur le papier en vers harmonieux, qui laissent en notre esprit l'impression d'un bonheur vrai même dans la souffrance et l'épreuve.

R. SAMSON

LEGAULT (Rolland).

Le Chien noir. Légendes de chez nous, histoires de chez nous. Montréal, Lumen [1947]. 154p. 19.5cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

C 84-3

Le Chien noir, titre d'un de ces récits, a donné son nom à tout le recueil.

La première partie du volume est consacrée à quatre légendes de chez nous où le rôle principal échoit à Messire Satan. A cette époque reculée, il faut croire que Lucifer n'avait pas assez de clients chez nous : il lui fallait marchander les âmes ; aujourd'hui, elles vont à lui d'un cœur allègre et en nombreuse compagnie... Mais c'est une autre histoire. De ces récits, le plus attachant, le mieux réussi est certainement *Goulou ou le bûcheron damné*.

La deuxième partie contient quatre histoires de chez nous. *Odyssée d'un trifluvien* et *A l'affût* sont tout à fait réussies.

L'auteur possède tous les dons du conteur : unité de l'intrigue, intérêt maintenu jusqu'à la fin, dénouement imprévisible. Son style, simple et de bonne frappe achève de gagner la sympathie du lecteur.

Jacques d'ORLÉANS

HISTOIRE

PERNOUD (Régine).

A la découverte du... moyen âge. Ill. de Louis Bordier. [Paris, les Editions Ouvrières, 1946.] 223p. ill. 19cm. (Coll. *A la découverte de...*).

9 (∞) « 04/14 »

Cote de la coll. : 04

Une brillante étude de la belle époque de l'âge féodal, c'est-à-dire de la fin du Xe siècle à la fin du XIIe. L'auteur nous révèle un monde chevaleresque, heureux, profondément chrétien, respectueux de la hiérarchie des valeurs, organisé pour apporter à chacun le bonheur terrestre en attendant la céleste récompense.

ACCUSES DE RECEPTION

Les publications mentionnées sous cette rubrique sont irréprochables au point de vue moral.

* * *

Bulletin bibliographique de la Société des Écrivains canadiens. Année 1945. Montréal, Editions de la Société des Écrivains canadiens. 97p. 19.5cm.

CARDIJN (Chanoine).

Dans les trois Amériques. Montréal, l'Œuvre des Tracts, décembre 1946. 16p. 19cm. (Tract no 330) \$0.10 (\$0.12 par la poste).

CHASTEL (Guy).

Comment vivent les Trappistes. Paris, Albin Michel [c1946]. 47p. 18cm. (Coll. *Pages catholiques*).

* * *

El Desarrollo de la J.O.C. en el Canada. Appendice al boletín no 2 — « Apostolado Obrero ». Primera Semana Interamericana de Accion Catolica, Santiago de Chile, 1946. 47p. 18.5cm.

DESPLANQUES (François), s.j.

Chemin de croix du militant. Paris, Secrétariat de la J.E.C.F. (E.S.P.) [1938]. 43p. hors-texte 18cm.

DUFORT (J.-Z.).

Taxe sur le revenu : obligatoire ou non ? Casuel, taxable ou non ? Restriction mentale, licite ou non ? Assertions assermentées aux douanes et au fisc : vrai serment ou engagement d'honneur ? [Montréal, s. éd.] 1945. 36p. 18.5cm. \$0.35 (\$0.40 par la poste).

ELISÉE (P.), o.f.m. cap.

Faites-vous une âme d'acier! Montréal, le Centre familial [1946]. 31p. 18cm. (Coll. *Aux jeunes filles*, 1) \$0.15 (\$0.18 par la poste).

GLORIEUX (Chanoine).

L'Action catholique, apostolat mandaté. Aux militants et aux militantes d'A.C. [Paris, Secrétariat national de la J.E.C.F., 1944.] 16p. 21.5cm.

Nationalisation et organisation corporative. Montréal, l'École Sociale Populaire, décembre 1946. 32p. 20cm. (Tract no 395) \$0.15 (\$0.18 par la poste).

Primera Semana Interamericana de Accion Catolica. Boletín informativo no 4. Santiago de Chile, octobre de 1946. P. 385-470, 18cm.

ROGUET (A.-M.), o.p.

Savez-vous vous confesser? Paris, Librairie de l'Arc [1946]. 49p. 15.5cm.

TESSIER (Gaston) et PAUWELS (Henri).

Le Pluralisme syndical. En appendice: les Syndicats confessionnels. XXV^e anniversaire de la C.T.C.C., 1921-1946. Montréal, l'École Sociale Populaire, septembre 1946. 32p. 20cm. (Tract no 392) \$0.15 (\$0.18 par la poste).

Thèmes familiaux. Paris, Procure générale du clergé [c1946]. 20p. 17cm. (Coll. *Famille et Chrétienté*).

THÉOPHILE.

La Passion vécue heure par heure en suivant les textes bibliques. Paris, Librairie de l'Arc [1941]. 87p. 13.5cm.

Revue

REVUES CANADIENNES

Jeunesse canadienne. Montréal, 325, Ch. Ste-Catherine. 24p. 28.5cm. Direction: C. Ryan, R. Blanchard, L. d'Apollonia, J.-R. Gauthier, R. Varin.

Vol. 12, no 6. Octobre 1947.

Rien de mieux, pour présenter à nos lecteurs cette intéressante revue, que de lui citer ces lignes de *la Direction* en première page du numéro d'octobre dernier.

Si bien lancée l'an dernier par son rédacteur Guy Cormier. la revue *Jeunesse canadienne* poursuit sa marche. Roger Varin, appuyé par un comité de direction, par une équipe de nombreux collaborateurs et collaboratrices, prend soin désormais de la tenue de nos pages. Un mensuel soucieux de renseigner ses lecteurs sur la jeunesse en évolution, de pousser et d'applaudir aux réalisations, aux créations de jeunes: désireux encore de révéler à lui-même le jeune Canada français, dont les vives possibilités, dans tous les domaines des sciences, des arts et même de la vie morale se sont centuplées durant la dernière décade, grâce à l'initiative de mouvements de jeunes: voilà, à compter d'aujourd'hui, *Jeunesse canadienne*.

S'il entend placer, en vedette les gens de chez nous et les ressources du pays, il n'éliminera pas pour autant les problèmes multiples qui attendent les jeunes. Ces problèmes, il n'hésitera pas à les exposer dans les faits, surtout par des enquêtes objectives. Un ton « factuel », une pensée incarnée, un esprit ouvert, aux aguets. Libre de toute allégeance.

il mettra à nu, sans aucune espèce de crainte, les institutions débilitantes, tout comme les besoins nouveaux, en s'attachant à énoncer des faits plutôt que des jugements préconçus, à signaler des solutions plutôt que des petites misères.

Enfin, il projettera quelque lumière sur la force et le rôle dans la société des organismes intermédiaires: économiques, sociaux, politiques, professionnels, familiaux.

Somme toute, *Jeunesse canadienne* est en marche: on peut juger un peu de sa route par ce numéro, un premier pas.

Notre périodique ouvre ses colonnes aux jeunes de toutes les classes et leur offre sa chaleureuse amitié.

On se rendra compte, en lisant soi-même ce numéro, que toutes ces promesses sont tenues. Il s'agit bien d'une publication vivante, à la fois fidèle aux principes durables et ouverte aux problèmes de l'heure. Signalons entre autres, et tous les autres articles ne présentent pas un moindre intérêt: *Des maisons aux Canadiens, Chez Julia Richer, le Capitalisme... au rancart! Chez nous partout?*

T.B.

PERIODIQUES AMERICAINS

Esquire's 1948 Calendar

Petty Girl Calendar for 1948

Depuis déjà quelques mois, tout comme les années précédentes, les kiosques et les montres de trop de restaurants exposent effrontément l'*Esquire's 1948 Calendar*. Non seulement on n'a pas réussi encore à opposer un barrage efficace à l'invasion annuelle de cette malpropreté, mais voici qu'une publication du même genre, le *Petty Girl Calendar*, arrive à la rescousse. Il s'agit toujours de *pin-up girls* en tenue dite « affriolante ». N'y aura-t-il pas un jour une action positive à faire à ce sujet?

T.B.

Ce devait être une métisse. Elle avait des épaules splendides et cette beauté animale des sang-mêlés aux lèvres lourdes et aux yeux immenses. Elle était belle, sauvagement belle. Il n'y avait vraiment qu'une chose à faire. Je ne l'ai pas faite. Je suis remonté à cheval, et je suis parti, à toute allure, sans me retourner, en pleurant de désespoir et de rage. Je crois qu'au jour du jugement, si je n'ai pas autre chose à donner, je pourrai offrir à Dieu, comme une gerbe, toutes ces étreintes que, pour son amour, je n'ai pas voulu connaître.

Guy de LARIGAUDIE

Le *Cercle de la Librairie*, fondé en 1847, présente actuellement à la Bibliothèque Nationale une exposition qui résume cent ans d'édition française: manuscrits originaux de Hugo ou de Valéry, gravures et illustrations de Segonzac, Picasso, Matisse, Derain etc., tout témoigne que la France aime encore les « beaux livres » et que les chefs-d'œuvre de l'esprit y sont toujours présentés avec une somptuosité et un goût capables de ravir les bibliophiles.

(Cf. Article d'Albert Mousset, dans le *Devoir* du 31 octobre.)

L'Association Canadienne des Bibliothèques Catholiques

Esquisse historique

(suite)

Le 19 avril 1947, l'Association canadienne des bibliothèques catholiques tient sa troisième assemblée générale, cette fois à l'école Salaberry. La constitution est légèrement amendée; en voici le texte officiel, encore inédit.

*Constitution*¹

Article 1er. — Il est formé entre les membres adhérant à la présente constitution, une association sous le titre de : *Association Canadienne des Bibliothèques Catholiques*. Son siège social est à Montréal.

Article 2. — L'Association a pour patronne, la Bienheureuse Vierge Marie, sous le vocable de Notre Dame du Livre.

Article 3. — L'Association a pour but de s'occuper de toutes les questions concernant les intérêts des bibliothécaires et des bibliothèques au double point de vue technique et catholique.

Article 4. — L'Association comprend :

- a) 1o les bibliothèques des communautés religieuses;
2o les bibliothèques des maisons d'enseignement;
3o les bibliothèques paroissiales;
4o toutes autres bibliothèques d'esprit catholique.
Ces bibliothèques sont représentées par les bibliothécaires en chef;
- b) les bibliothécaires catholiques;
- c) les personnes intéressées aux problèmes des bibliothèques. Ces dernières personnes, toutefois, dans leur demande d'admission, devront exposer leur titre à cet effet. L'admission est prononcée par le Conseil d'administration à la majorité des voix.

Article 5. — 1o L'Association est régie par un Conseil d'ad-

¹ Les membres de l'Association qui auraient des modifications à proposer à ce texte voudront bien les envoyer au comité chargé par le conseil de reviser la constitution (27 octobre 1947).

ministration composé de sept à neuf membres élus par l'assemblée générale annuelle; ce Conseil procède aussitôt à la nomination de ses officiers; 2o les fondateurs de l'Association sont de droit membres du Conseil d'administration, où ils n'ont cependant que voix consultative, s'ils n'ont pas été réélus membres de ce Conseil; 3o le Conseil peut s'adjoindre des commissions.

Article 6. — 1o Les décisions du Conseil d'administration sont prises à la majorité des voix; le quorum est de quatre membres. 2o Le Conseil d'administration publie ses directives dans le bulletin officiel de l'Association.

Article 7. — Le Conseil d'administration, en dehors des séances périodiques fixées par lui, se réunit sur la convocation de l'un de ses membres, toutes les fois que l'intérêt de l'Association l'exige.

Article 8. — L'Assemblée générale est composée des membres de l'Association.

Article 9. — L'Assemblée générale se réunit une fois par an; le lieu, la date en sont fixés par le Conseil d'administration. Le rapport financier et administratif est soumis à son approbation, ensuite on procède aux élections.

Article 10. — L'Association publie un bulletin d'information et de documentation.

Article 11. — L'Association perçoit une cotisation annuelle fixée par le Conseil d'administration.

Article 12. — La présente constitution peut être amendée par l'assemblée générale pourvu que l'avis en soit donné aux membres à l'occasion de la convocation.

Parmi les vœux et motions adoptés par l'assemblée, il en est deux qui doivent retenir l'attention, l'un sur la création d'un office des bibliothèques l'autre sur la constitution d'une section spéciale pour les catholiques de langue anglaise. En voici le texte intégral.

Création d'un Office provincial des bibliothèques

ATTENDU QU'il importe de créer des bibliothèques dans les centres de la Province de Québec qui en sont dépourvus et d'obtenir le rendement le meilleur possible de celles qui existent déjà;

ATTENDU QUE le manque d'un plan d'ensemble est une des principales causes qui entravent le développement des bibliothèques dans la Province;

ATTENDU QUE l'École de Bibliothécaires a lancé dans le public il y a déjà plusieurs années un projet d'organisation générale

rale de notre système des bibliothèques, projet qui a déjà reçu l'approbation de beaucoup d'organismes et de personnalités du monde civil et ecclésiastique ;

Les membres de l'A.C.B.C. réunis en assemblée annuelle DEMANDENT que l'autorité compétente mette en application ce projet et notamment que le Comité catholique de l'Instruction publique organise un Office provincial des bibliothèques auquel seraient rattachés, dans les municipalités, des Commissions municipales de bibliothèques et, dans les campagnes, des Conseils régionaux de bibliothèques, chargés d'Unités régionales embrassant un ou plusieurs comtés ou mieux, tout un diocèse.

Section spéciale des catholiques de langue anglaise

ATTENDU que certains bibliothécaires catholiques de langue anglaise ont manifesté le désir de s'affilier à notre groupe ;

L'Association Canadienne des Bibliothèques Catholiques réunis en assemblée générale, ce 19 avril 1947, en vue d'un rapprochement et d'un terrain d'entente, exprime le vœu que ces bibliothécaires se constituent en une section distincte et autonome, soumise toutefois aux directives d'un même Grand Conseil.

Le Conseil élu par l'assemblée subit aussitôt quelques changements. Voici sa composition à la date du 30 avril : R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., président ; M. Raymond Tanghe et le R. P. Paul-Albert Trudeau, c.s.v., vices-présidents ; M. William Milette, secrétaire, le R. P. Roméo Boileau, c.s.c., Mlles Juliette Chabot et Cécile Lagacé, MM. Irénée Sauvé, p.s.s. et Lucien Lortie, conseillers. (Le 27 octobre, le P. Fernand Guilbault sera choisi par le Conseil, pour remplacer Mlle Cécile Lagacé, démissionnaire.)

Le 18 septembre, le Conseil se voit forcé de suspendre la publication de *la Revue des Bibliothèques* ; il demande à la société d'Editions Fides une section de huit pages dans la revue *Lectures*, à partir de novembre 1947. A la séance du 9 octobre, le R. P. Martin informe le Conseil que Fides consent à exaucer les vœux de l'Association canadienne de Bibliothèques catholiques ; comme les membres n'ont pas reçu leur revue depuis février 1947, Fides leur offre gratuitement *Lectures* de 1946-47 qui renferme, certes, bien des choses utiles à un bibliothécaire : principes documents, analyses critiques, cote décimale, etc.

Les membres qui verseront leur cotisation annuelle en janvier prochain, recevront *Lectures* de 1947-48 avec sa nouvelle section *Bibliotheca*. Comme cet abonnement leur coûterait \$2.50, l'on peut dire qu'ils n'auront pas un sou à payer pour faire partie de l'Association et le Conseil espère que le nombre des membres prendra un nouvel accroissement en 1948.

Fernand GUILBAULT, c.s.v.

*La bibliothèque de l'Université de Montréal*¹

Cerveau de la maison

*Telle est la bibliothèque dans une institution
universitaire vivante*

La bibliothèque, c'est le cerveau de toute maison d'enseignement; les livres, les revues, qui font circuler les idées, sont indispensables au progrès des études. Il en faut beaucoup, il faut surtout avoir les meilleurs. L'Université possède déjà de belles collections de volumes; nos prédécesseurs les ont réunies avec une compétence qui leur fait honneur et avec d'autant plus de mérite que leurs ressources étaient modestes. Mais ces collections anciennes, ou bien ne conviennent pas à l'enseignement moderne, ou bien sont insuffisantes à satisfaire les besoins des étudiants dont le nombre augmente chaque année. Il faut donc accroître les collections dans la même mesure.

Le catalogue

Mais il ne suffit pas d'avoir des livres, il faut les rendre utiles en les faisant connaître aux étudiants. Voilà pourquoi il y a un catalogue. Créer et rédiger un catalogue constitue une des opérations les plus ardues d'une bibliothèque. Chaque volume fait l'objet d'au moins six fiches, que l'on classe par ordre alphabétique. La rédaction du catalogue est une opération coûteuse; six employées s'y emploient constamment, et pour donner une idée du travail accompli depuis octobre 1943, date d'ouverture de la bibliothèque, près de 49,000 volumes ont été catalogués, et au bas mot 250,000 fiches établies.

Il ne faut pas perdre de vue que l'argent consacré par l'Université à acheter, à relier et à cataloguer des livres, ne constitue pas une dépense; c'est une acquisition, un accroissement du capital intellectuel qu'elle met à la disposition des étudiants, ceux d'aujourd'hui et ceux des générations futures.

La reliure

Ces trésors qui s'accumulent au cours des âges, il faut les conserver propres pour les transmettre en bon état à ceux qui nous suivront. La vie d'un livre dans une bonne bibliothèque peut atteindre plusieurs siècles, si on en prend bien soin, si on entretient bien la reliure, si on le protège contre la poussière et

¹ Cet article, moins le titre, qui est de nous, est paru dans *La Presse* du 28 octobre dernier. N.D.L.R.

contre le feu. Pour cela il faut de bons rayons. On les construit maintenant en métal peint, ce qui, présentant des surfaces lisses, évite l'usure causée par le frottement sur les étagères. Le plan original de l'architecte de l'immeuble universitaire comportait des rayonnages en acier; malheureusement, à cause de la guerre et des besoins de la reconstruction, il n'a pas été possible d'obtenir ces rayonnages. Aujourd'hui la situation s'est améliorée. On peut donc construire les huit étages du magasin des livres, capable de contenir environ 150,000 volumes. Mais cela coûterait \$100,000 au moins. Dépense que l'Université, avec ses ressources ordinaires, ne peut pas assumer. Voilà donc une des premières améliorations que la souscription en cours doit permettre de réaliser.

Plus d'espace

Il y en a d'autres. L'affluence des étudiants à la bibliothèque est réconfortante. Ils y viennent toujours plus nombreux et utilisent leurs loisirs entre les cours à lire, à étudier. A certaines heures, la place manque, ou plus exactement, il n'y a pas de tables et de chaises pour tout le monde. Situation anormale. La salle de lecture devrait pouvoir accueillir simultanément 250 étudiants; avec des tables de fortune et des chaises de cuisine, on a réussi à faire 150 places. Il faut au plus tôt corriger cet état de choses pour ne pas décourager les étudiants de venir à la bibliothèque. Le nombre des chercheurs et de ceux qui préparent une maîtrise ou un doctorat, augmente toujours à l'Université. Il appartient à la bibliothèque de les aider dans leurs travaux, non seulement en mettant à leur disposition les revues et les livres qui leur sont indispensables, mais encore en organisant pour eux de petits bureaux où ils pourront travailler dans le silence et à proximité des ouvrages qu'ils consultent. Cela aussi fait partie de l'aménagement normal d'une bibliothèque.

Plus de revues

Une Université ne peut pas se scléroser dans le passé. Les moins bonnes suivent leur temps, les meilleurs vont de l'avant. Il faut pouvoir! Avant de se lancer dans l'inconnu d'une recherche nouvelle, un homme de science pense à faire le point de ce qui est connu sur ce sujet. Où puisera-t-il ces renseignements? Dans les revues. Or, des revues il en paraît des milliers dans tous les pays et dans les langues les plus diverses. Une bibliothèque ne saurait tout avoir, mais étant donné notre situation d'Université de langue française en Amérique, nous devons avoir les principales revues scientifiques ou littéraires de France, des Etats-Unis, du Royaume-Uni. Notre bibliothèque est abonnée à 388 périodiques dont le prix moyen d'abonnement est de \$5 par an, elle en reçoit une certaine d'autres à titre d'échange ou de dons. Pour être à la page, il en faudrait bien 1,000. Mais ce n'est pas tout de s'abonner à une revue, il faut en conserver la collection et pour cela

il faut la relier. En moyenne une bonne reliure de travail d'une revue scientifique coûte \$3 du volume et certaines revues publient jusqu'à trois volumes par an. On voit donc qu'il faudrait engager au moins \$10,000 par an pour donner à nos chercheurs, à nos professeurs les instruments de travail indispensables. Une bonne bibliothèque est un capital que la nation se constitue.

Le soir comme le jour

De nos jours les Universités ne sont plus des organismes isolés, objets de luxe créés et entretenus au bénéfice d'une minorité. Elles s'intègrent dans la nation. Leur fonction est de rendre service à l'industriel comme à l'homme du peuple, au professionnel comme à l'ouvrier. C'est pourquoi il y a tant de cours qui se donnent le soir ou le samedi après-midi.

L'homme qui vient chez nous chercher un enseignement post-scolaire a droit à toute notre sollicitude; nous devons l'aider, l'encourager, mettre à sa disposition le plus grand nombre possible de volumes sur les sujets qui l'intéressent. Il faut donc que la bibliothèque reste ouverte tard dans la soirée, ce qui veut dire qu'il faut un plus grand nombre de bibliothécaires. Celles qui sont déjà au service de l'Université font généreusement leur part. On ne peut accroître indûment leur tâche.

Raymond TANGHE

Dans une faculté de Lettres, le laboratoire indispensable, c'est la bibliothèque... Une faculté des Lettres vaut autant par sa bibliothèque que par ses professeurs et j'ai presque envie d'ajouter qu'elle pourrait plus facilement se passer de professeurs que de bibliothécaires.

(Chan. Arthur Sideleau, Doyen de la faculté des Lettres, dans la *Presse* du 28 octobre 1947.)

L'Action catholique du 11 octobre décrit le travail des bibliothèques juvéniles de Saint-Malo, Québec-Ouest et Cap Rouge. Voici un extrait de cet article: « On ne saurait dire trop de bien de la Juvénile de Saint-Malo, admirablement tenue par Mlle Marguerite Lavoie, avec l'aide générale de Mlle Cantin de la Ligue catholique féminine. La bibliothèque est située au troisième étage de l'immeuble de la salle paroissiale. Elle est fréquentée le samedi par beaucoup d'enfants que Mlles Lavoie et Cantin savent intéresser non seulement par la lecture des livres de l'Institut, mais par toutes sortes d'activités propres à leur âge: comptes-rendus de livres lus, folklore, images à colorier etc. Les Directrices dévouées et pleines d'initiative offrent même malgré la modicité de leurs moyens, des récompenses aux plus appliqués de leurs jeunes clients.

Mlle Hélène Grenier, bibliothécaire de la Bibliothèque des Instituteurs et professeur à l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, vient de publier un livre fort intéressant et bien édité sur la *Musique symphonique de Monteverdi à Beethoven* (Editions Variétés).

M. Gérard Martin, bibliothécaire aux Archives de la Province, vient de composer une modification fort judicieuse de la classe 971 de la classification Dewey, avec sa redistribution des matières: les cotes seront plus courtes, mieux ordonnées, mais surtout le régime français aura plus d'espace et la géographie du Québec sera exposée de façon cohérente. Vendredi le 7 novembre dernier, M. Martin a exposé brièvement ses idées sur le sujet et montré le détail de ses réformes, à la réunion des bibliothécaires du Québec.

La bibliothèque à l'école

Mlle Laurette Toupin, diplômée de l'Université McGill et professeur à l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, a publié récemment un excellent ouvrage sur les bibliothèques scolaires et l'on ne peut que s'associer aux éloges de M. Victor Doré dans sa préface à cette brochure, assez brève de texte mais si riche de substance.

L'auteur explique d'abord la mission de la bibliothèque scolaire, qui doit « parfaire le programme d'études », donner de l'idéal à la jeunesse et occuper sagement ses loisirs. Elle expose ensuite avec un ferme bon sens les qualités intellectuelles et morales du bibliothécaire, ainsi que ses rapports avec ses supérieurs hiérarchiques, avec les professeurs et avec les élèves.

La partie centrale de l'ouvrage (pp.31-67) est remplie de détails pratiques qui témoignent d'une longue expérience de l'organisation technique d'une bibliothèque scolaire. Choix et dimensions du local, ameublement, mobilier et décoration de la pièce, M^{lle} Toupin aborde et résout heureusement ces problèmes, souvent trop négligés dans notre Province, où l'on confond bibliothèque et magasin de livres et où l'on prohibe sévèrement le libre accès aux rayons ! Pour ce qui regarde le choix des livres, elle insiste avec raison sur les ouvrages de références — dictionnaires, atlas, annuaires, etc. — dont les bibliothèques scolaires sont quasi toujours démunies; ses conseils sur les livres récréatifs témoignent d'une fine psychologie de nos adolescents et d'un profond respect de la morale chrétienne. Les traditionalistes invétérés auront intérêt à méditer les avis d'une spécialiste sur l'utilité de périodiques, de brochures et d'illustrations pour mettre l'écolier en contact avec l'actualité et former en lui le citoyen de demain. Quant à la classification à adopter et au catalogue sur fiches, l'auteur est aussi résolument à la page: que l'on écoute ses conseils et nos élèves sauront s'y reconnaître dans le fichier d'une bibliothèque publique ou universitaire, et pourront dresser seuls la bibliographie des livres et revues dont ils ont besoin !

La dernière partie de l'ouvrage décrit le travail du bibliothécaire: service de prêt, inventaire et récolement, confection de rapports et établissement d'un budget, horaire et règlements disciplinaires, tous ces sujets sont traités avec expérience et méthode. L'auteur insiste avec raison sur « l'éducation du lecteur » i.e. sur l'initiation progressive à la bibliothèque et à la recherche bibliographique. Fasse le ciel qu'on se décide à obéir à ces directives si propres à former au travail scientifique!

Dans sa conclusion, M^{lle} Toupin décrit de façon cruelle mais juste, la bibliothèque de jadis: routinière, mal logée, mal composée,

¹ Toupin (Laurette): *La Bibliothèque à l'école*. Montréal. Fides [1947].

86p. 19.5cm.

027.8

mal cataloguée et où l'on blesse la fierté de l'étudiant en lui imposant le premier volume venu! L'ouvrage se termine par un mot d'espoir mais d'espoir fondé, car aujourd'hui il se crée des bibliothèques attrayantes et administrées d'après des principes rationnels et scientifiques, ceux mêmes de l'auteur.

Des graphiques, qu'on aurait voulu plus nombreux, rehaussent la valeur de l'ouvrage; c'est ainsi que la page 12 contient deux plans de bibliothèque scolaire; plus loin, aux pp. 65-67, on trouve cinq modèles de fiches de catalogue. Notons en passant que la légende des fiches doit être inversée à la p.65.

La langue de l'auteur est partout sobre, bien française et, à l'occasion, égayée d'un brin d'humour. On pourrait relever tout au plus quelques négligences: le « soubassement » pour *la partie inférieure* du fichier, « routine » pour *méthode* du choix des livres, « matériel éphémère » pour *l'actualité en tracts*, le « sceau » pour le *cachet* ou *timbre* de l'école, « l'intérieur du plat inférieur » pour *la page de garde postérieure*. — Les citations — fort intéressantes — sont données sans références, et certains lecteurs ne pourront guère identifier les « solitaires de Bièvre ». Il y a un léger désaccord entre le nombre de livres par élève, à la p.39 et à la p.57. Les dates de la bibliographie laissent à désirer: Akers a été réédité en 1944, Flory en 1945 et Bethléem en 1938 (sinon plus tard); la date du Dewey est de 1936. Enfin, l'auteur aurait dû, semble-t-il, citer quelques classiques américains des bibliothèques pour enfants: *World With Children in Public Libraries* par Effie Power, *Library in the School* par Lucile Fargo et *School Library Management* par Martha Wilson.

Ces légers défauts ne diminuent guère la haute valeur pratique de la *Bibliothèque à l'École*, qui a une supériorité marquée sur les ouvrages américains cités plus haut: la brochure de M^{lle} Toupin est écrite à la lumière des principes catholiques et en fonction de notre milieu canadien, ce qui la rend de tout point utile chez nous. Rédigée toujours avec clarté, méthode et concision, cette œuvre témoigne d'une parfaite compétence du sujet et d'un esprit sagement progressif. Elle fait honneur à l'École de Bibliothécaires et mérite une étude attentive de la part de tous nos éducateurs.

Espérons que les bibliothèques paroissiales elles aussi, seront bientôt dotées d'un guide aussi sage et aussi judicieux: ce serait une bonne action, qui plaira peut-être à l'auteur. Quoi qu'il en soit, M^{lle} Toupin rendrait grand service aux professeurs en dressant une bibliographie graduée de livres pour enfants et adolescents. Elle a beau dire que ces bibliographies sont « nombreuses », on n'en trouve guère qui soient adaptées aux besoins de notre Province; avec sa compétence, elle semble toute désignée pour nous donner ce complément nécessaire de la *Bibliothèque à l'École*.

F. G.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- BALZAC (H. de), *Le Père Goriot*, M, 199.
- BARON (P.), *Ce que sont les religieux*, 230.
- BERNAGE (B.), *Elle et son mari*, B, 240.
- BERTHEM-BONTOUX, *La Renaudière*, 241.
- *** Bulletin bibliographique de la Société des Ecrivains canadiens, 246.
- CAPPE (J.), *Chronique du bonheur*, 243.
- CARDIJN (Chan.), *Dans les trois Amériques*, 246.
- CARON (J.), et FOUCHARD (D.), *La Vie physique*, 237.
- CERAN (C.), *Le Français moyen est-il « Un tel père et fils »? B?*, 238.
- CHAIGNEAU (V-L.), *Les Etapes du bonheur*, 226.
- CHASTEL (G.), *Comment vivent les Trappistes*, 246.
- *** *Cœur-Joie, 1ère série*, 238.
- COURBERIVE (J. de), *J'ai tué le cafard*, 222.
- COURTOIS (G.), *L'Art d'être chef*, 236.
- DELASTRE (L. A.-), *Cantiques de femme*, 244.
- DELMART (P.), *« L'Invité de la 11^e heure », B*, 239.
- *** *Demain, y aura-t-il encore des bonnes?*, 231.
- *** *El Desarrollo de la J.O.C. en el Canada*, 246.
- DESPLANQUES (F.), *Chemin de croix du militant*, 246.
- DUFORT (J.-Z.), *Taxe sur le revenu: obligatoire ou non?*, 246.
- DUHOURCAU (F.), *Jésus-Christ*, 224.
- ELISEE (P.), *Faites-vous une âme d'acier!*, 246.
- *** *En cordée*, 228.
- *** *En famille*, 228.
- EVDOKIMOFF (P.), *Le Mariage, sacrement de l'amour*, M, 229.
- FABRE-LUCE (A.), *Le Mystère du Maréchal*, 234.
- *** *Famille d'aujourd'hui et de demain*, 228.
- FRERES MARISTES, *Formulaire mathématique*, 237.
- FROSSARD (A.), *La Maison des otages*, B, 244.
- GIDE (A.), *Si le grain ne meurt*, M, 206.
- GLORIEUX (Chan.), *L'Action catholique, apostolat mandaté*, 246.
- GRANDMESNIL (G.), *Action catholique et S.T.O.*, 227.
- GUICHARDAN (R.), *Pourquoi je fuis les cartomanciennes?*, 225.
- HARANG (J.), *Mystères du Christ. Mystères du cloître*, 230.
- HELLY (C.), *L'Odyssée d'un gars de chez nous*, 242.
- LACLOS (C. de), *Les Liaisons dangereuses*, M, 243.
- LECONTE (R.), *Perspectives bibliques*, 223.
- LEGAULT (R.), *Le Chien noir*, 245.
- LESTAPIS (S. de), *Au delà du marxisme par l'organisation des familles*, 231.
- LEVASSEUR (G.-A.), *Petit Essai pédagogique*, 224.
- LOTURE (R.), *Cuirassés au combat*, 235.
- MONTCHEUIL (Y. de), *La Conversion du monde*, 225.
- MONTHERLANT (H. de), *Les Lépreuses*, M, 211.
- MOREL-FATIO (L.), *Journal illustré d'un Pharisien normand*, 242.
- MOUVEMENT POPULAIRE DES FAMILLES, *Pour les enfants du peuple*, 236.
- *** *Nationalisation et organisation corporative*, 246.
- *** *Nous... et les autres*, 228.
- *** *Pêche et chasse*, 232.
- PERNAU (A.), *Les Grands Arbres*, M, 242.
- PERNOUD (R.), *À la découverte du... moyen âge*, 245.
- PIAT (S.-J.), *L'Évangile de l'enfance spirituelle*, 226.

PIAT, (S.-J.), Principes et paradoxes de la vie militante, 227.

*** Pour la restauration nationale, 230.

*** Primera Semara Interamericana de Accion Catolica, 246.

QUERCY, (J.), L'Ecole radieuse, 235.

ROGUET (A.-M.), Savez-vous vous confesser?, 247.

RYCKMANS (A.), Le Secrétariat paroissial, 227.

TESSIER (G.), et PAUWELS (H.), Le Pluralisme syndical, 247.

*** Thèmes familiaux, 247.

THEOPHILE, La Passion, 247.

THOUVIGNON (P.), L'Ame féminine, 222.

WAUGH (E.), Conduite scandaleuse B, 238.

→ Nouveautés ←

LES HABITS ROUGES

par Robert de Roquebrune

« Tout un passé canadien ressuscite dans ce roman plein de vie. Passé héroïque et pittoresque que nous ne connaissions pas en France ou que nous avons oublié. Ce roman fait penser à Prosper Mérimée par sa sobriété, sa force d'évocation, sa rapidité. C'est dire que M. Robert de Roquebrune écrit bien, d'un style clair et précis qui sert admirablement le beau conte qu'il a imaginé. »

Eugène MARSAN, *Action Française*.

170 pages: \$1.00
relié: \$2.00

LES ARCHIVES DE FOLKLORE — II

*Recueil semestriel des traditions populaires
publié sous la direction de Luc Lacourcière*

Le deuxième recueil des Archives de folklore est consacré, pour une bonne part, à Marius Barbeau qui a voué sa vie et ses études à nos traditions populaires. L'œuvre de Barbeau est immense et son activité continue de s'exercer dans tous les domaines.

La deuxième partie du recueil nous livre une *Ethnobotanique abénakise*, de Jacques Rousseau, *les Costumes traditionnels féminins*, de Madeleine Doyon, et enfin les *Recordeurs de chansons*, par François Brassard.

72 dessins de mélodies, hors-texte, format 202 pages: \$3.00
l'abonnement: \$5.00

CARRIÈRES INDUSTRIELLES

par Jean Delorme

« Comment un jeune homme qui cherche une carrière aura-t-il chance de s'orienter avec sûreté au milieu de la variété et de la complexité des emplois qui s'offrent à lui? Il doit être guidé, et c'est à quoi M. Jean Delorme s'applique » dans le présent volume.

Edouard MONTPETIT (*préface*)

176 pages, 53 illustrations: \$1.50
relié: \$2.50

INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE

par saint François de Sales

« L'Introduction à la vie dévote n'a pas vieilli, parce que sa matière est toujours actuelle et le restera tant que la vie intérieure de l'homme sera sa noblesse. Elle est un traité pratique destiné à nous montrer que la religion peut et doit imprégner tous les actes de la vie, même des plus humbles. »

Henry BORDEAUX

Format de poche, 319 pages, reliure simili-cuir: \$1.25

FIDES - 25 est, rue Saint-Jacques, MONTRÉAL-1 - PL. *8335

Imprimé au Canada.